39e année — T. LIV

Nº 1259 — 1er septembre 1957

LA DOCUMENTATION CATHOLIQUE



MAISON DE LA BONNE PRESSE, 5, RUE BAYARD, PARIS-8e · C.C.P. PARIS 1668

★ PARAIT TOUS LES QUINZE JOURS ★

" L'essor des peuples de couleur "

CONGRÈS INTERNATIONAL DE PAX CHRISTI

Mariazell (1er–5 août 1957)

CI-CONTRE : AU COLLÈGE INTERRACIAL D'USUMBRA (CONGO BELGE)

(Photo Grands Lacs)

Événements et Informations

JUILLET 1957

MERCREDI 24 JUILLET. — Précisons, à propos de la mort de Sacha Guitry, que l'auteur épousa, en juillet 1939, sa quatrième femme, Geneviève de Séréville, selon la liturgie catholique, après trois divorces précédents de mariages civils ; il épousa sa cinquième femme, Lana Marconi, en novembre 1949, selon le rite orthodoxe.

A l'étranger. — S. S. Pie XII quitte le Vatican pour Castelgandolfo.

— **L'Osservatore Romano** annonce la nomination comme évêque d'**Osnabrück** de Mgr Helmut Wittler, vicaire général de ce diocèse.

JEUDI 25. — Après l'Assemblée nationale, le Conseil de la République vote les pouvoirs spéciaux par 269 voix contre 25.

— Ouverture, à Strasbourg, jusqu'au 28 juillet, du IIIe Congrès national du Centre de pastorale liturgique sur : Bible et liturgie.

— Le ministre des Travaux publics, des Transports et du Tourisme annonce qu'à partir du 1er avril 1958, le permis de conduire deviendra obligatoire pour scooters et vélomoteurs.

A l'étranger. — Proclamation de la République à **Tunis**, à l'unanimité, par les membres de l'Assemblée nationale constituante. M. Habib-Bourguiba devient président de la République. Le bey, destitué, est placé en résidence forcée.

VENDREDI 26. — A l'Assemblée nationale, lecture, par le président du Conseil, du décret de clôture mettant le Parlement en vacances.

— Ouverture, à Paris, jusqu'au 1er août, du IVe Congrès de la nutrition. 750 spécialistes du monde y prennent part.

— **La Croix** annonce que M. le chanoine Depape a été élu président de la Mutuelle Saint-Martin, en remplacement de M. le chanoine Charmuzy, décédé.

A l'étranger. — M. Castillo Armas, président de la République du **Guatemala**, est assassiné par un garde du palais présidentiel. Proclamation de l'état de siège.

— **L'Osservatore Romano** annonce l'érection au **Brésil** de la prélature **nullius** d'Obidos, suffragante de l'archidiocèse de Belem de Para, avec des territoires détachés de la prélature **nullius** de Santarem.

SAMEDI 27. — Apaisement des conflits sociaux en cours. Fin de la grève des banques et des prisons. Accord gaz-électricité.

A l'étranger. — **L'Osservatore Romano** annonce que S. S. Pie XII a nommé évêque de Telese ou Cerreto Sannita **(Italie)** Mgr Félix Leonardo, recteur du Séminaire interdiocésain de Calvi et Teano.

DIMANCHE 28. — A l'étranger. — En **Argentine**, élection du nouveau Parlement. Ce sont les premières élections depuis la chute de Peron.

— Clôture, à **Bruxelles**, après une semaine de session, du premier Congrès international des sciences neurologiques, auquel participaient plus de 1 500 délégués de 49 pays. Une Fédération mondiale des Sociétés de neurochirurgie a été constituée, ainsi qu'une Société internationale de recherche scientifique pour la sclérose en plaques.

— **L'Osservatore Romano** annonce les promotions épiscopales suivantes :

comme archevêque titulaire de Martyropolis et coadjuteur avec droit de succession de Mgr Antoine dos Santos Cabral, archevêque de Belo Horizonte **(Brésil)**, Mgr Jean Rezende Costa, évêque d'Ilhéos ;

comme évêque de Solola **(Guatemala)**, l'ab Jesus Santizo Soto, des Salésiens de Saint-Jea Bosco, curé de Saint-Nicolas de Quezaltenang ;

comme évêque titulaire de Trajanopolis Phrygie et auxiliaire de Mgr Raymond-Juli Martin, évêque de Vera Paz **(Guatemala)**, R. P. Humbert Lara Mejia, visiteur des Lazaris de l'Amérique centrale et du Panama.

LUNDI 29. — Ouverture, à Paris, jusqu' 1er août, du XXe Congrès international de psych nalyse. Plus de 1 000 spécialistes appartenant 23 pays. Ce Congrès étudie les moyens de surveill et perfectionner l'enseignement de la psychan lyse ainsi que l'évolution des méthodes classiqu relatives au traitement psychanalytique.

A l'étranger. — Dans une déclaration tripart signée à **Berlin**, les Occidentaux fixent solennel ment les conditions de la réunification allemand Elections libres pour un gouvernement de tou l'Allemagne. Offre de négociations réitérée à l' R. S. S.

— En **Argentine**, les élections parlementai assurent la majorité (120 sièges sur 205) aux par dits gouvernementaux, c'est-à-dire favorables à revision de la constitution. Mais un quart d électeurs a « voté Peron ».

— Un décret promulgué à **Rabat** bloque virtu lement tous les avoirs immobiliers et financiers d fils du Glaoui, ancien pacha de Marrakech.

— Au **Guatemala**, M. Luis Arturo Gonzalez e désigné comme président par intérim du **Gu temala.**

— Arrestation d'un commandant, d'un lieut nant et de six soldats, tous membres de la gar présidentielle, soupçonnés de complicité dans l'a sassinat du président Carlos Castillo Armas.

MARDI 30. — A l'étranger. — En **Italie**, rati cation massive par la Chambre des traités l'Euratom et du marché commun.

MERCREDI 31. — Ouverture, à Bordeaux ju qu'au 3 août, du XXXIe Congrès international médecine homéopathique, en présence d'une ce taine de médecins de tous pays.

A l'étranger. — **L'Osservatore Romano** annon l'approbation par S. S. Pie XII des transferts promotions épiscopaux suivants, faits par Synode de Chaldée, tenu à Bagdad en mai derni

Transferts de :

Mgr Raphaël Rabban, évêque d'Amadiyah d Chaldéens, comme archevêque de **Karkuk** d Chaldéens ;

Mgr Gabriel Naamo, évêque titulaire de Ba nae, comme évêque de **Beyrouth** des Chaldéen

Mgr Paul Cheikho, évêque d'Akcra des Cha déens, comme évêque **d'Alep** des Chaldéens.

Nominations de :

l'abbé Raphaël Bidawid, du diocèse patriarc de Mossoul des Chaldéens, comme évêque d'**Am diyah** des Chaldéens ;

l'abbé André Sana, du clergé chaldéen d'Am diyah, comme évêque d'**Akcra** des Chaldéens.

AOUT 1957

JEUDI 1er. — A l'étranger. — A Sutton-Par près de **Birmingham**, ouverture, jusqu'au 12 aoû du Jamboree mondial commémorant le centenai de la naissance de Baden Powell et le cinquant naire du scoutisme. 33 000 garçons de toutes l races et de 83 pays, dont 2 200 Français.

— A **Mariazell (Autriche)**, ouverture, jusqu'a 5 août, du Ve Congrès international de « P Christi ». Thème : « L'essor des peuples couleur ».

(suite col. 1149)

La Documentation Catholique

39e année — T. LIV Numéro 1259 — 1er septembre 1957

Sainte Marguerite de Hongrie

Allocution de Sa Sainteté Pie XII

S. S. Pie XII, par les Lettres décrétales Maxima inter múnera *du* 19 *novembre* 1943 *(A. A. S. du* 23 *fév.* 1944, *vol. XXXVI, p.* 33), *procédait à la canonisation par* équipollence (1) *de la bienheureuse Marguerite de Hongrie, fille du roi Bela IV, religieuse professe de l'Ordre de Saint-Dominique. Un pèlerinage avait été organisé à cette occasion que devait présider le cardinal Seredi et qui devait être guidé par le Père Provincial des Dominicains. Il n'eut pas lieu en raison de la guerre. Le Pape, qui avait préparé une Allocution de circonstance pour cet événement, a été prié ces derniers temps d'en publier le texte par des Hongrois émigrés. Le Saint-Père a tenu à ce que ce texte parût avant l'Assomption, grande solennité en Hongrie, où la Sainte Vierge est invoquée* « Magna Domina Hungarorum » *(Grande Dame de Hongrie) et la fête de saint Etienne, premier roi de la nation magyare* (2) :

Comment Notre cœur n'exulterait-il pas, ému d'une joie intime et très vive, à vous voir aujourd'hui rassemblés autour de Nous, chers Fils et Filles de la noble nation de Hongrie, dont la présence ravive en Notre âme et représente les plus doux et chers souvenirs ? Souvenirs ineffaçables de ces grandes assises eucharistiques, au cours desquelles il Nous fut donné de représenter comme Légat Notre prédécesseur Pie XI, de glorieuse mémoire. Nous revoyons l'élan fervent de piété et de foi qui montait impétueusement de vos âmes et des immenses cortèges de votre peuple rassemblé de toutes les parties du royaume.

Nous rappelant et comme pour y faire écho, le vœu exprimé par la nation hongroise, dans ces journées inoubliables, — journées qui semblent être d'hier malgré le gouffre tragique qui nous en sépare. Nous manifestions alors le souhait que la « bienheureuse Marguerite, rejeton de souche royale, compagne souriante et sœur de la sainte pauvreté, violette d'humilité oublieuse d'elle-même, âme eucharistique privilégiée et d'une profonde limpidité, lampe ardente devant le saint Tabernacle, dont la douce flamme scintille vivement encore aujourd'hui, même après le long cours de sept siècles, pût bientôt s'élever pour prendre rang dans la splendeur de la gloire des saints, comme une brillante étoile dans le ciel de la Hongrie ». Quand elle pénètre dans les secrets conseils de Dieu, qui régit son Eglise, toute pensée est aveugle ; comment aurions-Nous pu alors supposer que la divine Providence se servirait de Notre ministère pour répondre à votre désir et accomplir ce vœu d'enchâsser cette nouvelle gemme dans le diadème déjà si brillant et si riche du Royaume de Marie ?

C'est une admirable histoire que celle de votre patrie ; histoire dans laquelle s'entrelacent luttes et épreuves qui illustrent sa sainte mission au service de Dieu, de l'Eglise et de la chrétienté ; histoire où alternent des renouveaux et des recommencements héroïques ; histoire dans les fastes de laquelle brillent ces phares lumineux que sont les saints de la dynastie des Arpad, parmi lesquels Etienne resplendit, figure géante de souverain, de législateur, de pacificateur, de promoteur de la foi et de l'Eglise, véritable *homo apostolicus*, dont la sainte main droite est au milieu de vous, symbole vénéré des grands gestes qu'il a accomplis et sauvegarde assurée de protection dans les dangers extrêmes.

Forment une couronne autour d'Etienne son fils, saint Eméric, lis virginal épanoui aux pieds de la Vierge Immaculée ; sainte Elisabeth d'Ecosse, sa nièce, dont l'angélique vertu versa dans le cœur de son époux et de sa nouvelle patrie la douce pureté de l'Evangile ; saint Ladislas, idéal du chevalier du moyen âge, intrépide et bon, non moins aimé qu'admiré de ses sujets; les deux neveux de Bela III, la bienheureuse Agnès de Prague, que sainte Claire appelait « sa moitié », et Elisabeth de Thuringe, la « chère et douce sainte » ; enfin ses arrière-neveux, les trois sœurs, la bienheureuse Cunégonde ou Kinga de Pologne, la bienheureuse Yolande de Pologne Kalisch, et cette Marguerite que nous contemplons aujourd'hui dans la plénitude de son triomphe. La génération suivante voit resplendir l'autre sainte Elisabeth, rose de grâce et ange de paix du Portugal. Quelle nombreuse phalange et quelle variété d'âmes généreuses et saintes !

Ne semble-t-il pas que Dieu, dans cette famille où la sainteté est apparue si resplendissante et multiple, répandue dans un même sang, comme autant de rayons d'un même arc-en-ciel, ait voulu faire briller, pour les révéler à nos yeux, les innombrables degrés de

(1) La canonisation équipollente est l'extension à toute l'Eglise, sans procès ni cérémonie spéciale, du culte d'un saint, déjà public en un certain lieu, basé sur les attestations des historiens et les prodiges ininterrompus opérés par Dieu sur son tombeau.

(2) Traduction (d'après le texte italien de *l'Osservatore Romano* du 11 août 1957) et sous-titres de *la D. C.*

la sainteté dont l'unique soleil est la sainteté du Christ ?

Sainteté du chef dans la constitution politique et sociale de la patrie chrétienne ; sainteté du guerrier sans faiblesse et sans haine, sainteté de l'épouse, de la mère, de la veuve ; sainteté dans la vie familiale et dans la vie du cloître ; sainteté fleurie dans les massifs du sol natal et portant ses fruits dans de lointains jardins pour le salut, la pacification et la prospérité d'autres nations.

L'ORIGINALITÉ D'UNE GRANDE SAINTE

De toutes ces figures héroïques de saints et de saintes, celle de Marguerite, la plus cachée et mise à part du monde, est peut-être la plus surprenante ; à certains elle ne serait pas loin d'apparaître la plus déconcertante. Dans les autres saints et saintes, il n'est pas difficile de découvrir des modèles qui s'appliquent à toutes les conditions de la vie : Marguerite, par contre, de premier abord, semblerait inimitable par qui que ce soit.

Marguerite a une singularité de vie et de piété, qui se rencontre rarement en d'autres saints. Mais tout saint est original, écrivait déjà dans la « *Pratica di amar Gesu Cristo* » (en commentant un passage de saint Bernard. Cf. saint Alphonse de Liguori, *Opere ascetiche*, vol. I, p. 87, et *Appendice* n° 51, p. 453-455) le grand évêque et docteur saint Alphonse de Liguori, qui connaissait les multiples voies de la sainteté, par lesquelles le Saint-Esprit guide les âmes par ses ineffables inspirations vers le but suprême, en dehors de la vie commune, même si c'est celle du cloître, en dehors des mœurs et des pratiques civiles du monde, en les menant dans la solitude de l'esprit pour parler à leur cœur le langage de la mortification et de la pauvreté, si humiliant qu'il paraît étranger à toute vertu. Dans cette solitude, sous l'influence de la grâce, les singularités, qui stupéfient et étonnent celui qui les note, allant presque jusqu'à s'en offenser et les mépriser, ne sortent pas de l'influence de la charité du Christ dont elles s'inspirent et vers laquelle elles tendent, car c'est dans la charité du Christ, qui anime les saints et tout ce qu'ils font pour la victoire sur eux-mêmes, que consiste la véritable sainteté. La mortification, la piété et la dévotion des saints ont mille habiletés et manières que le monde ne peut comprendre et qui souvent, même dans la vie proprement dévote et mortifiée, ne suit pas la voie commune des vertus.

Le mépris des grandeurs humaines et des commodités de la vie matérielle de Marguerite, fille de roi, n'est-il pas une grande leçon pour les âmes moins élevées que la sienne ? Et qui oserait affirmer que le monde n'avait pas alors besoin, qu'il n'a pas, même aujourd'hui, besoin d'une telle leçon qui le fasse rougir et avoir honte du culte immodéré de la chair, du désir ardent des plaisirs, de l'immodestie du vêtement, de la recherche de la considération et des louanges ?

Il est vrai que, même dans la condition la plus humble, c'est un devoir de prendre un soin convenable de sa propre vie, de sa santé, de la dignité de son corps, et d'un certain décorum qui évite toute répugnance, et que tout cela depuis sa première enfance, par un esprit extraordinaire, cette vierge de san royal, l'a fait passer après son ardeur de mo tification et d'humilité. Marguerite, partan est plutôt une leçon que Dieu nous offre méditer qu'un exemple à suivre et imiter.

Il est hors de doute que la sainte n'aura pu se livrer à de tels excès de mortification de pénitence sans outrepasser les limites com munes de la prudence et de la tempérance ses supérieurs eux-mêmes n'auraient pu ni o de leur propre gré vouloir approuver ou co seiller une pareille méthode si différente l'ordinaire, de se sacrifier pour Dieu dans piété et la dévotion ; mais devant l'impulsio de la charité divine, qui veut porter un gran coup à la délicatesse mondaine, la pruden et la sagesse communes ne doivent-elles p s'incliner ?

« La sainte Eglise de Dieu — répéteron nous avec l'auteur de la *Vie de saint Charl Borromée* — ornée d'une admirable variété vertus, en ce siècle très relâché, avait peu être besoin d'un tel exemple de sobriété et mortification corporelle, et beaucoup d'ent nous nous avions besoin de ce stimulant cont tant de mollesse qui rend incapable de co templer les choses célestes. » (Cf. BENOIT XI *De Serv. Dei Beatific. et Beat et Canoni* l. III, c. XXIX n. 9.)

SON HUMILITÉ ET SA CHARITÉ

Mais plus que ses extraordinaires pénitenc et macérations, l'humilité et la charité de Ma guerite dans l'accomplissement des observanc quotidiennes semble avoir été ce qui a rem le plus profondément l'âme des témoins sa vie.

Depuis sa plus tendre enfance elle n'aspira à rien tant que de se conformer exacteme aux pratiques et aux coutumes des religieus du monastère en ce qui lui était permis, év tant toute dispense, et aimant les humili tions ; mais elle savait mettre tant de grâ en suppliant la supérieure et les autres rel gieuses, qu'on lui accorda beaucoup de chose Or qui ne voit que cette constance jusqu'à mort et cette fidélité à la règle démontrent sérieux et la sainteté de son désir d'adole cente ? Toujours la première à se rendre a obédiences et aux offices que lui assignait prieure, sans vouloir jouir de privilèg d'exemption, elle était, quand venait son to de semaine, la plus prompte et la plus assid aux travaux matériels, humbles et grossie au service de la cuisine, à la propreté de maison, au lavage de la vaisselle, qu'on voyait faire avec ses mains souvent gercées saignantes dans les rigueurs de l'hiver. S intention n'était pas seulement de satisfai par ce travail son avidité de mortificatio mais elle cherchait à faire en sorte que pe sonne ne pût se souvenir de sa naissan illustre, même en ce monastère fondé par s père. C'est pourquoi elle souffrait, parfois ju qu'à en pleurer, si d'autres paraissaient quelque manière insinuer qu'elle était fille roi. Pensant au Fils de Dieu qui naquit pauv vécut pauvre et voulut s'appeller Fils l'homme, Marguerite aurait désiré être n pauvre fille du peuple et comme telle êt naturellement traitée parmi ses très nobl consœurs. Une telle humilité elle l'av

apprise de Jésus-Christ humble de cœur, comme elle avait appris de lui cette douceur qui dans son abaissement ne se séparait jamais de la gentillesse, de la bonté et de la charité qu'elle prodiguait autour d'elle. Aussi s'il lui arrivait de recevoir de ses parents quelque don, aimant comme elle le faisait le détachement et la pauvreté, elle le portait aussitôt à la prieure ou à la provinciale pour l'usage de la communauté ou pour le soulagement des pauvres honteux, tandis que les joyaux et les riches étoffes allaient orner les églises dans le besoin. Elle paraissait avoir hérité un si vif amour pour les pauvres de sa sainte tante Elisabeth ; leur vue l'incitait toujours à une tendre compassion et à courir vers la prieure pour lui demander quelque habit ou ne fusse qu'un peu d'aide pour subvenir à leurs besoins ; puis à ses consœurs qui ne possédaient rien elle demandait l'aumône de leurs prières. Généreuse à l'égard des malheureux en dehors du monastère, sa charité triomphait et excellait entre les murs du cloître, car c'est dans l'ordre de la charité même et d'une vertu solide et sans illusions de prodiguer ses soins charitables d'abord et avant tout au sein de la communauté. Oh ! comme elle se montrait sensible à l'égard de ses consœurs ! S'il survenait quelque contrariété ou dissentiment entre deux religieuses, vous l'eussiez vue soucieuse de conseiller la paix ; si quelqu'une laissait voir un visage moins souriant que d'ordinaire, elle s'empressait de lui demander pardon, craignant de l'avoir offensée peut-être inconsciemment ; les malheurs des autres la faisaient souffrir jusqu'aux larmes, comme s'il se fût agi des siens propres. Quant aux malades, les soins et l'assistance qu'elle leur prodiguait étaient presque maternels et ne connaissaient pas de bornes : les infirmités qui provoquaient naturellement le plus de dégoût loin de l'amoindrir accroissaient son empressement et sa vigilante attention ; comprenant toutefois la répugnance des autres Sœurs, avec bonne grâce et délicatesse elle savait les éloigner pour assurer elle seule tous les services et tous les soins nécessaires ; à cet effet, Dieu lui donnait des forces qu'on pourrait estimer miraculeuses, qui, de toute façon, paraissent bien supérieures à celles de son sexe, spécialement quand on considère l'état d'épuisement physique qu'auraient dû lui causer ses macérations continuelles. L'insupportable odeur fétide ne l'empêcha jamais de porter les malades au bain, de les reconduire et de les remettre comme il faut dans leur lit, d'accomplir pour elles tous les services non seulement d'une infirmière assidue, mais de la plus humble servante. S'il arrivait jamais qu'elle entendit, de jour ou de nuit, quelqu'une se plaindre ou gémir, aussitôt elle accourait près d'elle, lui demandait tendrement ce qu'elle désirait, et sans retard, même pieds nus, descendait à la cuisine préparer et porter ce qui pouvait procurer un peu de soulagement ou de plaisir à celles qui en avaient besoin.

Mais si sa charité s'étendait si généreusement au prochain et embrassait ses consœurs, elle s'élevait comme une flamme d'amour intense et fervent vers le ciel et vers Jésus, centre de toutes ses aspirations. Aux différentes propositions de très nobles noces que lui fit son père, elle opposa toujours le refus le plus énergique, décidée comme elle l'était d'être irrévocablement toute à Dieu. Ces veilles et ces prières qu'elle obtenait, par ses supplications émouvantes au nom de Jésus, de prolonger devant le saint tabernacle, et dans le secret de son cœur ces larmes et ce long jeûne de trois jours qu'elle passait à se remémorer et à méditer la Passion du Rédempteur, ce vif désir tant de fois exprimé de participer aux souffrances des martyrs pour donner à Dieu le témoignage le plus fort et le plus sincère de son amour, voilà la vraie source de toutes les vertus que nous admirons en elle, vertus non moins délicatement humaines que hautement surnaturelles.

Et voilà encore la secrète origine de ces austérités extraordinaires qui, bien qu'elles arrivent à surprendre notre âme et à déconcerter presque, au premier abord, notre pensée, provenaient pourtant de la pierre de touche qui est l'inspiration divine, ineffable en son conseil ; c'est dans cette harmonie de la grâce, dont la volonté humaine ne pourrait jamais concevoir le mystère, que se cachent les effets admirables de la sainteté et que l'âme s'élève en des ascensions toujours plus hautes et plus divines. Toutefois nous nous étonnons devant les grandes macérations de Marguerite ; mais confessons que même aux yeux de Dieu qui a tout créé et soutient tout depuis les vers de la terre jusqu'au soleil et au concert des astres du firmament, rien n'est vil quand cela devient un moyen de sanctification de l'âme et d'élévation à ce monde de l'esprit, qui surpasse toute la nature et nous unit à Dieu dans le chemin qui mène à la vie de l'immortalité bienheureuse.

Le Seigneur ne tarda pas à appeler la très religieuse fille du roi de Hongrie à la récompense éternelle en l'enlevant du milieu des tempêtes qui avaient troublé ce royaume et ajouté à ses peines corporelles celles de voir la discorde et la guerre entre son père et son fils aîné pour la désignation du successeur au trône ; conflit dont les effets se ressentirent aussi dans le monastère où elle vivait et en interrompirent la paix intime.

Sa paisible fin prématurée

En effet, ses forces et sa vigueur allaient déclinant ; elle sentait en elle, avec ses vingt-huit ans, que s'approchait le crépuscule de sa vie. En 1269, étant à l'infirmerie, près du cadavre de Sœur Beata, en présence de deux autres religieuses, Marguerite avait dit : « Je serai la première qui mourra après elle. » C'était la voix de l'appel de Dieu qui, devant sa consœur défunte, parlait à Marguerite par le moyen du dépérissement extrême de son corps, dépérissement qui pourtant n'affaiblissait pas en elle cette ferveur spirituelle dont elle avait été animée jusqu'alors.

Le jour de l'Epiphanie de l'année suivante, elle fut prise d'une fièvre si forte que, dans la vision de sa mort prochaine, elle exprima le désir d'être ensevelie au pied de l'autel de la Sainte-Croix, tellement elle était avide de se conformer à Jésus-Christ jusqu'à la mort, ou bien dans cet endroit de l'église où elle faisait ses longues oraisons particulières ; ajoutant, comme pour pousser à satisfaire sa

demande : « Ne craignez pas de mauvaise odeur ; de mon corps ne sortira pas de mauvaise odeur. » Elle languissait sur sa pauvre couche, absorbée dans l'amour de Dieu, comme une rose dont la corolle se fane aux chauds rayons du soleil. La mort ne la troublait pas. Comment eût-elle pu la craindre, elle qui tant de fois l'avait défiée par ses longs jeûnes et par ses veilles extraordinaires, non moins que par ses cilices et ses disciplines, désormais inutiles pour elle puisqu'elle allait mourir et dont elle remit à la prieure la clé de la cassette où ils étaient enfermés ? Mourir, pour elle, c'était se dissoudre pour être avec le Christ son Epoux ; c'est pourquoi, pour mieux se purifier, elle se confessa deux fois au prieur provincial des Dominicains, demanda et reçut le Saint Viatique et l'Extrême-Onction avec les sentiments de la piété et de la dévotion les plus vives, toute proche comme elle l'était du grand voyage vers le ciel, en secouant tout reste de l'humaine poussière ramassée ici-bas.

Elle expira le 18 janvier, dans cette paix et cette sérénité, qui rendent précieuse la mort des saints devant le Seigneur. Monte bien haut, ô vierge royale, toi qui, depuis ton enfance, aspiras vers la cour du ciel. Que le saint patriarche Dominique descende à ta rencontre avec une phalange d'anges et t'accompagne jusqu'au trône du Roi de gloire, pour y recevoir la couronne de lis et de roses, avec laquelle tu suivras, au milieu du chœur des vierges, les triomphes de la Reine du ciel.

Cependant, ici-bas, Dieu faisait réapparaître la beauté des traits sur le visage de Marguerite. Ce phénomène ne fut pas, tout d'abord, remarqué par les Sœurs ; elles s'en aperçurent trois jours après, quand l'évêque d'Esztergom, admirant la splendeur du visage de la défunte, leur dit qu'elles ne devaient pas pleurer sa mort, mais plutôt s'en réjouir, parce qu'elle semblait déjà manifester le commencement de sa résurrection.

Tous ceux qui s'approchèrent du corps inanimé ne sentirent aucune odeur désagréable, mais beaucoup perçurent un suave parfum, comme celui de roses, et c'est ce même parfum que sentirent sortir de son tombeau ceux qui, quelques mois plus tard, vinrent pour le recouvrir d'une pierre de marbre.

Ce parfum de roses, qu'aucune main dévote ne déposa sur le corps et sur la tombe de Marguerite, n'était pas autre chose que le parfum de sa sainteté ; parfum de sainteté qui, après près de sept siècles, arrive à nous, depuis le grand siècle médiéval qui vit la fondation de votre Ordre insigne, chers fils et filles du glorieux patriarche Dominique, et fut fameux par vos saints et vos grands recteurs et maîtres, et devait vous donner plus tard l'héroïque vierge Catherine de Sienne. Sans être enlevée à sa noble patrie, la Hongrie, Marguerite est donc vôtre et de votre Institut religieux, dont les aspirations apostoliques embrassèrent les pays de l'Europe tout entière, sous la poussée d'un zèle ardent, et même la terre que baignent le Danube et le Temesz.

Elle est vôtre, parce qu'elle appartient à votre Ordre, au sein duquel s'écoula toute sa vie, depuis son enfance jusqu'à sa bienheureuse mort ; elle est vôtre par sa dévotion tendrement filiale envers Marie ; vôtre par sa profession religieuse, pour laquelle elle manifestait, même dans les circonstances les plus dé
cates, un inébranlable attachement ; vô
d'une manière toute particulière par son espi
cette vierge qui, de la retraite de son couve
fut, au cours de sa courte existence, une p
dication continuelle. Et quelle prédication p
éloquente, plus opportune, et plus nécessai
à faire entendre au monde frivole, avide
plaisirs, orgueilleux, hostile à toute mortific
tion, que l'exemple de cette vie crucifiée
orante, vie d'humilité et de pauvreté, d'abn
gation et de charité ? Puisse-t-elle, du ha
du ciel, dans sa gloire immortelle, ne cesser
présenter à Dieu sa prière ardente et pu
sante, de manière à attirer les grâces les pl
précieuses sur sa patrie bien-aimée, sur s
saint Ordre qui est aussi le vôtre, sur le mon
entier, qui a plus que jamais besoin de lev
son regard au-dessus de ce qui passe et troub
sa concorde et sa paix, pour trouver et obten
de Dieu le remède à ses maux.

Avec ce vœu, nous vous donnons à tous av
effusion de cœur Notre paternelle Bénédicti
apostolique.

— *La maison professe des Jésuites de la rue Sai Antoine à Paris*, par l'abbé LOUIS BLOND. — V 22,5 × 14 cm., VI-208 pages. Prix : 900 fran Les Editions fransciscaines, Paris.

— *Prières pour les jours intenables*, par LUCIEN JE PHANION. — Vol. 14 × 19 cm., 160 pages. Prix 360 francs. Les Editions Ouvrières, Paris.

Des prières pour aider à surmonter la lassitu et l'excès de la douleur. Elles sont suivies d' choix de textes émouvants sur la souffrance d hommes et sur l'amour de Dieu.

— *Le fichier des revues*, pour 1956. — Brochu 14 × 21 cm., 16 pages. Prix : 45 francs ; port 5 francs. Abbé Ginestet, 9, rue Riguepels, Toulou

C'est le trente et unième fichier d'articles par dans les grandes revues et classés par ordre alph bétique. L'ensemble est en vente au prix 420 francs franco.

— *Les laïcs dans la crise du monde moderne*. — V 13,5 × 21 cm., 142 pages. Prix : 33 francs belg Editions de l'A. C. H., 19, avenue de l'Ys Bruxelles.

Gerbe de sujets traités par six auteurs différen

— *Pour bien faire ma confession*. Plaquette compos à l'usage des élèves des catéchismes, pour la pr paration à la confession. Nouvelle édition. Tex remanié et complété. Prix de l'exemplaire 30 francs. M. l'abbé Stohl, curé de Sainte-Thérès de-l'Enfant-Jésus, Antibes.

— *L'Hindouisme ou Sanâtana Dharma*, par SOLAN LEMAITRE. — Vol. 14,5 × 20 cm., 120 pages. Prix 300 francs. Collection « Je sais, je crois », Arthèn Fayard, éditeur, Paris.

Exposé clair et accessible à tous de la doctri religieuse de l'Inde.

— *Lettres chrétiennes au moyen âge*, par GUSTA COHEN. — Vol. 14,5 × 20 cm., 144 pages. Prix 300 francs. Collection « Je sais, je crois Arthème Fayard, éditeur, Paris.

C'est la grande fresque des mystères, des ép pées, des drames liturgiques et semi-liturgique des chansons et des ballades, etc., tant en Fran qu'à l'étranger. Et elle est brossée par l'un d plus grands spécialistes de la littérature médi vale.

— *Synthèses de Vérité*, par M. le chanoine GESLIN. Brochures d'environ 60 pages. Format 13,5 × 19 c Prix de chaque livret : 100 francs. Abbé G. GESLI Sées (Orne).

Cinq brochures ont paru, dont voici les titres « Ma philosophie : Dieu », « Ma religion : l'Egli catholique », « Le devoir et la technique de foi », « Je suis celui qui est », « La réalité la vie ».

— *La stabilité de l'emploi*. Compte rendu du 11e Co grès des relations industrielles, tenu en 195 à Québec. — Vol. 15 × 23 cm., 162 pages. L Presses Universitaires de Laval, Québec.

La charité sacerdotale

Lettre pontificale au cardinal dalla Costa, président de la VIIe Semaine italienne d'adaptation pastorale, à Florence (16–20 septembre 1957)

S. Exc. Mgr Dell'Acqua, substitut de la Secrétairerie d'Etat, a adressé au nom du Souverain Pontife la lettre suivante à S. Em. le cardinal Elia dalla Costa, à l'occasion de la VIIe Semaine nationale d'adaptation pastorale, organisée par le Centre d'orientation pastorale de Milan, et qui se tiendra du 16 *au* 20 *septembre, au couvent de Santa Maria Novella de Florence* (*) :

EMINENCE RÉVÉRENDISSIME,

Si toutes les Semaines nationales de modernisation pastorale qui se sont célébrées jusque maintenant en Italie, grâce au Centre d'orientation pastorale, ont traité de sujets importants et souvent d'une éclatante valeur pratique ; aucune, toutefois, n'avait eu le privilège de la Semaine qui se célébrera à Florence du 16 au 20 septembre prochain, à savoir de s'occuper d'un thème à la fois plus élevé et plus important pour le renouveau chrétien de la société : la charité dans la communauté chrétienne.

C'est une affirmation si simple et élémentaire qu'elle en semble superflue, que la charité vécue intégralement par les chrétiens suffirait à transformer le monde.

Il est inutile de rappeler aux participants de la Semaine de Florence qu'il s'agit spécifiquement de la vertu théologale de charité, qui a pour objet Dieu lui-même, qui est *Caritas*, « Amour » (*I Jean*, IV, 16) infini et digne d'être aimé pour lui-même par-dessus toute chose.

Dieu, qui est Amour éternel, nous a aimés le premier : « *Ipse prior dilexit nos.* » (*I Jean*, IV, 10.) Il nous a aimés au point de donner pour nous son Fils unique, le Verbe incarné, au supplice de la croix pour notre Rédemption et notre salut.

Et nous, nous devons l'aimer en retour : il nous a aimés sans mesure et nous devons lui rendre cet amour, avec le secours de la grâce, sans mesure. Jésus l'a dit : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit. » (*Matth.*, XXII, 37.)

Les grands saints et mystiques, même si leur vie avait été sans tache d'aucune faute, se regardaient comme de grands pécheurs et se plaignaient de n'avoir pas assez aimé le Bien infini, Dieu.

L'amour infini avec lequel Dieu nous aime dans l'ineffable mystère de la Trinité s'est manifesté à nous par le Verbe incarné qui nous a donné le nouveau commandement de nous aimer comme Dieu nous a aimés.

Avant même la Cène et sa Passion, Jésus avait rappelé que le précepte de l'amour de Dieu doit intégrer celui de l'amour du prochain ; « le second commandement — disait-il après avoir énoncé le premier de l'amour de Dieu — est semblable à celui-ci : tu aimeras ton prochain comme toi-même. » (*Matth.*, XXII, 39.) Mais dans le discours après la Cène, parlant du « commandement nouveau », il en précisait et en approfondissait les termes : « Comme le Père m'a aimé, ainsi je vous ai aimés » (*Jean*, XV, 9) ; « c'est mon commandement, que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés... » (*Ibid.*, XV, 12) ; « à cela, tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez l'un l'autre » *ibid.*, XIII, 55).

Ce second aspect de la charité constitue le thème de la Semaine de Florence : mais il n'est pas inutile de réaffirmer la dépendance totale du premier terme, qui est encore le motif formel de la charité théologique : l'amour envers Dieu, qui justifie et exalte l'amour des frères dans le Christ dans la communauté chrétienne.

Sans l'amour de Dieu et de son Christ, il ne peut y avoir la véritable charité chrétienne, qui est substantiellement différente de quelque forme que ce soit de « philanthropie », d'amitié, d'amour seulement humain.

Même l'amour de soi, comme celui du prochain, est, pour le chrétien, surnaturel : bien que dans l'ordre naturel encore, il implique une relation à Dieu créateur et fin dernière. « *Homo* — écrit saint Thomas — *debet aliquid Deo et aliquid sibi et aliquid proximo. Sed quod aliquid debeat sibi et proximo, hoc est propter Deum. Ergo summa justitia est reddere Deo quod suum est. Nam si reddas tibi vel proximo, quod debes, et hoc non facis propter Deum, magis es perversus quam justus, cum finem ponas in homine.* » (*In Ep. ad Gal.*, c. III, lect. 3, au début (1).

Ayant ainsi affirmé la transcendance de Dieu et la dépendance de la créature, tant dans l'ordre naturel que dans l'ordre surnaturel ou spécifiquement divin de la charité, il convient, d'autre part, d'insister sur la nécessité de la pratique de l'amour du prochain comme preuve de l'amour de Dieu : « *Qui enim* — observe saint Jean — *non diligit fratres suum quem videt, Deum quem non videt quomodo potest diligere ?* » (*I Jean*, IV, 20.) (2)

C'est proprement sur ce point que convergent idéalement tous les rapports de la Semaine, sous l'aspect théologique et spirituel, sous l'aspect historique et celui de la vie de l'Eglise aujourd'hui et des problèmes actuels.

Ces aspects particuliers seront illustrés par chacun des rapporteurs. Le fait que Votre Eminence Révérendissime inaugure la Semaine et la dirige donne pleine confiance sur sa bonne marche. Il appartenait bien à Votre Eminence,

---

(*) Traduction de *la D. C.*, d'après le texte italien de *l'Osservatore Romano* du 4. 8. 1957. Les notes sont de notre rédaction.

(1) « L'homme doit quelque chose à Dieu, il se doit à lui-même quelque chose et doit quelque chose au prochain. Mais qu'il se doive quelque chose et doive quelque chose au prochain, c'est pour Dieu. La souveraine justice est donc de rendre à Dieu ce qui lui revient. Car si tu te rends ou rends au prochain ce que tu dois sans le faire pour Dieu, tu es plus pervers que juste, puisque tu places ta fin dans l'homme. »

(2) « Car celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, comment peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas ? »

dont les insignes qualités de pasteur des âmes sont bien connues, de donner l'essor aux travaux en illustrant une exigence de cette « *Caritas Christi* » qui « *urget nos* » (*II Cor.*, v, 14) (3) en ce siècle non moins qu'aux temps de saint Paul, par une leçon d'ouverture au titre significatif : « Le monde actuel a besoin de charité. »

Il suffit, ensuite, de parcourir la liste des autres orateurs pour avoir une confiance fondée que chacun des thèmes sera traité avec compétence.

Il est donc superflu de s'attarder ici sur le programme. Par contre, puisque la Semaine s'adresse au clergé régulier et séculier, il ne peut être inopportun de rappeler qu'à la base de toute activité pastorale il y a l'exigence de la charité sacerdotale ; pour autant qu'il convient aux prêtres de précéder les fidèles dans l'amour de Dieu et du prochain, et de donner en premier lieu l'exemple de la charité mutuelle, de la fraternité sacerdotale comme modèle de la charité des fidèles.

Non pas que le titre et le fondement de la charité soient substantiellement différents pour le prêtre et pour le simple fidèle, mais il y a pour le clergé une invitation plus haute et plus immédiate à l'exercice de la charité, il y a des titres spéciaux pour une fraternité sacerdotale plus profonde et plus vive.

Il y a une invitation plus immédiate. Quand Jésus proclamait, dans le discours après la Cène, le précepte de la charité fraternelle comme un commandement « nouveau », comme « son » commandement, il parlait directement et d'une manière plus intime au Collège apostolique, à ses premiers prêtres, tout en étendant le précepte à tous ses disciples, à tous ses amis, à tous ceux qui, pour l'œuvre des apôtres et de leurs successeurs, à travers tous les siècles, croiraient en lui.

De la même manière, le soupir suprême de Jésus : « *ut unum sint* » s'est adressé à son Père sous forme de prière sacerdotale (à savoir de Jésus souverain Prêtre) en présence des apôtres et en premier lieu pour eux, tout en l'étendant à l'unité de tous les membres du Corps mystique, à l'unité de l'Eglise.

Si la charité fraternelle de la communauté chrétienne fut la grande nouveauté qui amena, peu à peu, le monde antique à l'Eglise, si cette fraternité des fidèles conquiert toujours des âmes à la vérité de l'Eglise, on doit toutefois ajouter que sa perle la plus précieuse, sa lumière la plus attirante, sa flamme la plus vive est la fraternité sacerdotale.

La question de la présence de l'Eglise dans le monde étant posée en ces termes du primat de la charité, on peut dire que le primat de cette présence est et sera réalisé par la charité et la fraternité sacerdotale, dans l'union des prêtres avec le Pape, avec les évêques, entre eux.

Il y a, de plus, des titres spéciaux pour la charité sacerdotale.

Le plus important parmi ses motifs spécifiques consiste dans leur participation plus intime au sacerdoce du Christ.

« *Christo maxime convenit esse sacerdotem* » (4), a dit saint Thomas dans une

(3) « La charité du Christ nous presse. »
(4) « Le sacerdoce convient principalement au Christ. »

formule lapidaire (S. THOMAS, III, q. x ad 1, c.). C'est le prêtre, par le fait de l'Inc nation, qui l'a rendu « *Mediator Dei et hom num* » (*I Tim.*, II, 5).

Il fut pour nous Prêtre et Victime sur Calvaire, « *aeterna redemptione inventa* (*Hébr.*, IX, 12) (5). « *Ut* (*autem*) *dilec sponsae suae Ecclesiae visibile, sicut homini natura exigit, relinqueret sacrificium, q cruentum illud semel in Cruce peragendi repraesentaretur, eiusque memoria in fin usque saeculi permaneret* (*I Cor.*, XI, 24 sc *atque illius salutaris virtus in remission eorum, quae a nobis quotidie committant peccatorum applicaretur... .corpus et sa guinem suum sub speciebus panis et vini D Patri obtulit, ac sub earumdem rerum symbo Apostolis, quos tunc Novi Testamenti sac dotes constituebat, ut sumerent, tradidit, eisdem eorumque in sacerdotio successorib ut offerent, praecepit per haec verba* : « *H facite in meam commemorationem* » (*Luc*, XX 19 ; *I Cor.*, XI, 24), *uti semper Ecclesia cath lica intellexit et docuit* (*Conc. Tride* Sess. XXII, c. Ier) (6).

« *O sacramentum pietatis !* — s'écrie sai Augustin — *O signum unitatis, o vincul caritatis !* (Tract. XXVI, *in Ioan.*, n. 1 *P. L. XXXV*, 1614) (7). Si c'est vrai pour to les fidèles qui, dans le Sacrement, se nou rissent d'un même Pain, combien plus vr pour les prêtres qui, sous une forme mystiq et non sanglante, renouvellent le même sac fice du Calvaire !

Il y a encore d'autres motifs, spécifiques po les prêtres, qui les engage à l'unité dans charité « *in vinculo pacis* » (8) : la récitati du divin Office au nom de l'Eglise, po laquelle tous et un chacun sont : *os Ecc siae* » (9), le mandat commun de la prédic tion apostolique « *euntes docete omnes ge tes* » (10) ; l'administration des sacrements tous les multiples aspects de la vie spiritue (sainteté spécifiquement sacerdotale ; vie int rieure pour eux-mêmes et pour en commun quer aux autres le goût et l'amour ; garde célibat et de la pureté du cœur qui propose tous le même effort ascétique et le mên combat spirituel).

Combien de motifs, donc, pour se sentir seul cœur et une seule âme, combien de moti de commun amour réconforté et soutenu « *quam bonum et quam jucundum habita fratres in unum !* » (11)

(5) « Après nous avoir acquis une rédemption éternelle.
(6) « Pour laisser à son Epouse aimée, l'Eglise, sacrifice visible — comme l'exige la nature de l'homme, par lequel serait représenté l'unique Sacrifice sanglant qu allait accomplir sur la croix et pour en perpétuer le so venir jusqu'à la fin des temps et en appliquer le pouv de salut pour la rémission des péchés que nous comm tons chaque jour..., il offrit son Corps et son Sang, so les espèces du pain et du vin, à Dieu son Père et à apôtres pour qu'ils le reçussent sous les symboles de mêmes choses. Il les constitua alors par là prêtres da le Nouveau Testament et il leur donna le précepte l'offrir, ainsi qu'à leurs successeurs, par ces mots : « Fai ceci en mémoire de moi. » C'est ainsi que l'Eglise l'a to jours compris et enseigné. »
(7) « O sacrement de piété, ô signe d'unité, ô lien charité. »
(8) « Dans le lien de la paix. »
(9) « La bouche de l'Eglise. »
(10) « Allez, enseignez toutes les nations. »
(11) « Qu'il est bon et agréable pour des frères d'habit ensemble ! »

Il n'est pas nécessaire ici d'exposer toutes ›s manières et les formes sans lesquelles la harité fraternelle peut parfois s'affaiblir armi les prêtres : de nombreux saints ont été oucieux de la conserver soit parmi les prêtres n général, soit parmi leurs fils, comme fonda-›urs ; il suffit de rappeler, entre autres, les ègles que donnait saint Augustin pour que la harité règne parmi les « clercs » réunis pour ne vie commune dans sa maison (*Possid. Vita ugust.*, c. XXV).

Du reste, les attributs qu'assigne saint Paul la charité s'appliquent en premier lieu à la harité sacerdotale : « La charité est géné-›use, la charité est bienveillante ; elle n'est as envieuse, la charité ne se vante ni se ren-orge ; elle ne fait rien d'inconvenant ; elle e cherche pas son intérêt ; elle ne s'irrite pas, e s'arrête pas au mal ; elle ne se réjouit pas e l'injustice, mais elle met sa joie dans la érité. Elle excuse tout, croit tout, espère tout, upporte tout (*I Cor.*, XIII, 4-7).

Ces différentes considérations sur l'impor-ance du thème choisi, sur l'essence de la cha-té, sur la fraternité sacerdotale, le Saint-Père eut les offrir aux prêtres qui se réuniront à lorence, pour marquer l'importance qu'il ttache à la prochaine Semaine et aux fruits u'il en attend. Puisse chacun de ces chers rêtres de l'un et l'autre clergé en sortir comme ›nouvelé, de sorte qu'on puisse répéter de hacun d'entre eux comme on l'a dit de saint aul : « *Cor Pauli, Cor Christi* » (12). Daigne Cœur de Jésus, « fournaise ardente de cha-té », donner force à ces résolutions.

Comme un gage et un souhait, l'auguste ontife envoie à tous et à chacun d'entre eux ne Bénédiction apostolique très spéciale.

(12) « Le cœur de Paul est le cœur du Christ. »

René Bazin, par ABEL MOREAU. — Vol. 12 × 19 cm., 128 pages. Prix : 400 francs. Editions Caritas.

Cette étude est consacrée à l'homme et à son œuvre. Elle évoque le père de famille, le citoyen à la vie droite, le pionnier des grandes causes françaises et catholiques. Elle montre aussi la qualité de l'écrivain, son classicisme, la pureté de sa langue, ses dons d'observation, à l'aide de textes heureusement choisis.

L'homme et son corps, par GUSTAVE SIERVERTH, traduit de l'allemand par R. Givord. Préface du professeur Jean Lhermitte, de l'Académie de médecine. — Vol. 12 × 19 cm., 176 pages. Prix : 540 francs. Plon, éditeur, Paris.

Cette œuvre est la pensée, sur un problème précis, de l'un des plus importants philosophes chrétiens de l'Allemagne actuelle. Son petit livre montre à quel point la métaphysique — une métaphysique profondément inspirée de saint Thomas d'Aquin — est inséparable de l'anthropologie.

Conversation avec Dieu, par le P. ETIENNE DE S.-MARIE, O. C. D. — Vol. 19 × 12 cm., 128 pages. Prix : 285 francs. Charles Beyaert, éditeur, Bruges.

L'Anti-masse. Critique scientifique de l'idéologie de masse, par ERNEST HUANT. — Vol. 11,5 × 18 cm., 116 pages. Prix : 280 francs. Desclée et C[ie].

Eléments de doctrine missionnaire (3e série : Spiritualité missionnaire), 10 fiches 13,5 × 18 cm., de quatre pages chacune. Prix de la série : 125 francs ; franco : 175 francs. Bureau de la Propagation de la Foi.

Chaque fiche traite de l'un des aspects différents du sujet choisi. Par une lettre adressée à Mgr Bertin, la Secrétairerie d'Etat a salué ces « notes très importantes, dont la parution constitue un événement de la vie catholique ».

Réponses du Saint-Office à trois questions à propos du Motu Proprio « Sacram Communionem »

L'Osservatore Romano *du* 4 *août* 1957 *a emprunté à la revue italienne* Studi Cattolici *un article qui avait déjà paru dans ses colonnes à la date du* 23 *mars dernier et dont nous avions alors donné la traduction dans notre numéro du* 14 *avril* (*cf.* D. C., *n°* 1249, 14 *avril* 1957, *col.* 463 *et* 464). *Mais à la suite de cet article, on lit les réponses suivantes du Saint-Office* (1), *à des questions qui n'étaient pas encore posées quand l'article parut le* 23 *mars :*

Après la promulgation du Motu Proprio *Sacram Communionem* ont été proposés au Saint-Office, ou aux Ordinaires, ou examinées dans des revues les questions suivantes :

1° Peut-on distribuer la sainte Communion aux heures de l'après-midi, même en dehors de la messe, selon le canon 867 § 4 ?

Réponse. — Puisque, dans le Motu Proprio, on ne lit aucune clause d'abrogation et que les nouvelles dispositions, sur ce point, ne sont point incompatibles avec les précédentes, le dispositif de la Constitution Apostolique *Christus Dominus*, n° 15, reste en vigueur : *Fideles ad sacram Synaxim libere accedere possunt, infra dictam missam* (*vespertinam*) *vel proxime ante et statim post* (les fidèles ont toute liberté de s'approcher de la Sainte Table soit au cours de cette messe (de l'après-midi), soit immédiatement avant ou après).

Le dispositif, en effet, du canon 821 § 1 n'a pas été abrogé. On ne peut donc dire que la sainte messe, même maintenant, peut *ex jure* (en vertu du droit) être célébrée aux heures de la soirée.

Ce sont les Ordinaires, et seulement ceux des lieux ; à l'exclusion des vicaires généraux qui n'en auraient pas reçu mandat spécial, qui peuvent permettre les messes aux heures de la soirée pour le bien d'une partie notable des fidèles. D'autre part, l'esprit des concessions qui ont été faites tend à favoriser l'assistance des fidèles à la sainte messe et cette finalité pourrait être frustrée si on distribuait à n'importe quelle heure et à n'importe quelle requête la sainte communion.

2° Peut-on considérer comme liquide un solide, par exemple un caramel, qui sera dissous dans la bouche avant d'être avalé ?

Réponse. — Non. Il doit être déjà liquide avant d'être introduit dans la bouche.

3° Le célébrant peut-il se servir du vin, pour les ablutions, à sa première messe, quand il célèbre la seconde après un laps de temps non inférieur à trois heures ?

Réponse. — Puisque les deux dispositifs sont compatibles, le prêtre qui célèbre la messe plus de trois heures après la première, non seulement peut, mais doit faire les ablutions avec l'eau et le vin, comme le prescrivent les rubriques.

ALFREDO, card. OTTAVIANI.

(1) Traduction de *la D. C.*.

Le Ve Congrès international de Pax Christi

Mariazell (1er–5 août 1957)

Du 1er au 5 août s'est tenu à Mariazell (Autriche) le Ve Congrès international de Pax Christi, *sous la présidence de S. Em. le cardinal Feltin, président international du Mouvement, en présence d'une dizaine d'évêques d'Autriche, d'Allemagne, de France, de Belgique, de Suisse et du Luxembourg, et avec la participation de 500 délégués venus de onze pays et de plusieurs représentants des pays d'Afrique et d'Asie. Choisissant en effet, comme chaque année, pour thème de ses discussions un sujet d'une vivante actualité, le Congrès de* Pax Christi *traitait, à Mariazell, de « l'essor des peuples de couleur ». Ce thème a été développé par des orateurs particulièrement qualifiés dans de nombreux carrefours et conférences. Nous donnons ci-après les textes des plus importants parmi ceux-ci :*

Allocution de Son Eminence le cardinal Feltin, président international de *Pax Christi* (1)

Au cours de cette messe qui nous « rassemble dans l'unité », je vous propose quelques résolutions que je grouperai autour de trois images.

Une Epiphanie de la paix

La première nous est familière depuis notre enfance : c'est la scène de l'Epiphanie. Comme le rappelait ce matin Mgr Mauer, les trois Mages viennent apporter chacun à l'Enfant-Dieu une offrande qui représente, à travers leur personne, le don de toute une race.

La Tradition a constamment vu dans ces trois ambassadeurs de la race noire, de la race jaune et de la race blanche, le premier témoignage solennel de l'universalité de la Rédemption toute proche. L'Epiphanie était la manifestation du Fils de Dieu au genre humain tout entier.

Ainsi, mes Frères, en va-t-il aujourd'hui de la paix. Que des représentants qualifiés des continents asiatique, africain, américain et européen entourent ce même autel après avoir travaillé ensemble à l'édification de la cité internationale ; que de tels rassemblements se multiplient de nos jours en divers points du globe, voilà le signe d'une autre Epiphanie, « l'Epiphanie de la paix ». De même qu'en la personne des trois Mages c'était tout l'univers qui recevait la promesse d'un salut sans limites, ainsi dans ces chrétiens ou dans ces hommes de bonne volonté qui recherchent l'unité par-dessus les divergences, nous pouvons à bon droit reconnaître la manifestation d'une paix que nous n'avons pas encore, mais qui se veut aux dimensions du monde. « Ils n'étaient que douze et ils étaient déjà l'Eglise catholique », affirmait Lacordaire en parlant des Apôtres.

Nous aussi, « nous ne sommes encore que douze », par rapport aux immenses foules humaines qui aspirent, sans le connaître, à un ordre de paix. Mais ce petit nombre d'hommes et de femmes qui sont prêts à consumer leur vie pour réaliser [la] septième béatitude, « heureux les artisans [de] paix », sont le gage et les prémices d'une p[aix] universelle. Non pas, certes, que nous ayons [la] naïveté ou la prétention d'escompter une tr[an]quillité paradisiaque : la paix totale n'est pas [de] ce monde, et, en ce sens, elle n'est pas p[our] aujourd'hui, mais pour l'au-delà du temps. T[ou]tefois, nous devons chercher à l'instaurer ici-b[as] de toutes nos forces, au nom de la justice et [de] la charité. Dans le Christ et par lui, la paix [est] à la fois promise et donnée.

De nouvelles civilisations apparaissent sur [la] scène du monde a l'heure voulue par Dieu

Cette notion de temps est essentielle. Elle suggère une comparaison et ce sera ma seco[nde] image : il existe, dans un certain nombre [de] grandes cathédrales, des horloges astronomiqu[es]. Ces illustres chefs-d'œuvre font accourir à l'he[ure] de midi des foules avides de voir défiler figu[res] et personnages allégoriques à l'instant prévu [par] un mécanisme prodigieusement complexe et in[gé]nieux.

Ainsi en va-t-il, toutes proportions gardées, [de] notre paix humaine qui est, dans sa trame, [une] « histoire divine ». Tout n'arrive pas en mê[me] temps. Les peuples et les ensembles de nati[ons] évoluent. Ces évolutions ne vont pas toutes [au] même rythme. Mais, de toute façon, elles ne s[ont] pas instantanées. Les historiens nous décriv[ent] cette naissance, cette croissance des civilisatio[ns,] le remplacement d'une hégémonie par une au[tre,] la lente maturation d'une culture ou d'une co[ns]cience collective.

Les horloges compliquées de nos inventeurs [de] génie retiennent pendant des semaines, des m[ois,] des années parfois, derrière leurs boiseries dor[ées] le déclenchement de certains rouages et cadra[ns.] Mais, au jour dit, à l'heure marquée, on voit ap[pa]raître et se mouvoir soudain ces figurines rest[ées] si longtemps immobiles ou cachées.

Ne nous étonnons pas que notre histoire huma[ine,] librement dirigée par la sage providence de D[ieu,] connaisse, elle aussi, ces longues attentes, [ces] préparations cachées, et brusquement, l'irrupt[ion] sur la scène du monde de nouvelles nations, [de] nouvelles civilisations, de nouvelles idéologies.

C'est ce qui se vérifie de nos jours. En quelq[ues] années, la carte du monde est en train de chan[ger.]

Pour des observateurs superficiels, cette é[clo]sion simultanée d'aspirations nouvelles à l'in[dé]pendance, au progrès technique dans les régi[ons] les plus diverses du globe, peut paraître s[ans] cause. Ils voient mal d'où cela provient, enc[ore] plus mal où cela conduit. S'ils appartiennent à [ce] que l'on appelle l'Occident, tout leur sem[ble] même perdu. Ils gémissent amèrement sur le dé[clin] de la vieille Europe, voire de toute la race blanc[he.]

Ce pessimisme n'est pas fondé. Il procède d['un] sentimentalisme désuet. Pie XII s'élève à l['en]contre : « Jamais, dit-il, on ne peut faire de bo[nne] politique avec le seul sentiment ; encore moins [la] vraie politique d'aujourd'hui avec les sentime[nts] d'hier et d'avant-hier. »

(1) Les sous-titres et les références à *la D. C.* sont de notre rédaction.

Et le Saint-Père dans ce même discours de Noël 1956 (2) affirme péremptoirement que « malgré la déchéance consécutive à la première faute, l'homme demeure capable, selon sa destinée, de créer de l'histoire »... Affirmation capitale : Pie XII, comme dans le reste de son enseignement, se refuse à considérer la paix d'une manière purement statique, comme un équilibre immobile de facteurs exclusivement humains. Il la considère dans son dynamisme interne et vivant. Il nous montre qu'on ne peut expliquer le présent et pronostiquer l'avenir, qu'en se référant au passé et à la continuité mystérieuse qui conduit l'humanité à son terme lointain.

Le Pape met en garde le chrétien et l'homme moderne contre : « Un pessimisme systématique ou un optimisme gratuit ». Il nous montre que si « l'homme tisse son histoire, autrement dit, coopère avec Dieu », il assume là un « rôle aussi élevé que difficile » : « il lui faudra avancer péniblement à travers un enchevêtrement d'espérances et de doutes..., de hauts et de bas, de vie et de mort, de sécurité et d'incertitude, jusqu'aux portes de l'éternité ».

Cette citation est éclairante. Pour le passé : elle nous montre l'inutilité de le juger sans cesse, de le soumettre à des critiques stériles qui entretiennent, même entre chrétiens, des divisions et des amertumes malsaines.

Pour le présent, la voix du Saint-Père nous rassure : ne nous effrayons pas de l'accélération foudroyante des présentes années. Comprenons que ces peuples qui accèdent brusquement à la technique et aux échanges internationaux n'ont pas toujours le choix ni le loisir des lentes maturations qu'ont connues les vieux pays d'Occident dans leur marche vers l'autonomie nationale.

Quant à l'avenir, le Pape nous enseigne la compréhension mutuelle, la coopération économique et politique ; la « paix », en un mot, ne se réalisera pas instantanément.

Une tour de Babel d'où l'esprit du Christ bannit la confusion

Mais il ne suffirait pas d'attendre la paix pour qu'elle vienne, ni même de se donner la main pardessus les frontières. « Si tu veux unir les hommes, fais-leur construire ensemble une tour », écrivait Saint-Exupéry. A ces mots, certains s'inquiètent. Ils évoquent, et c'est ma troisième image, la tour de Babel et son châtiment : la dispersion de l'humanité. C'est vrai : le péril d'un humanisme athée nous guette. Mais, exorcisé et purifié par les enseignements et les sacrements de l'Eglise, l'effort humain reste un devoir et un droit : « Un chrétien, disait récemment Pie XII, ne peut rester indifférent devant l'évolution du monde : s'il voit s'ébaucher, sous la pression des événements, une communauté internationale de plus en plus étroite, il sait que cette unification, voulue par le Créateur, doit aboutir à l'union des esprits et des cœurs dans une même foi et un même amour. Non seulement il peut, mais il doit travailler à l'avènement de cette communauté encore en formation... » Et cette consigne s'applique à tous.

« Tous les chrétiens, ceux mêmes dont la profession ou l'apostolat s'exerce dans leur milieu habituel de vie, sont ainsi invités à s'ouvrir à ces perspectives plus vastes... »

(2) *D. C.*, nº 1242 du 6. 1. 1957, col. 5. (*N. D. L. R.*)

Mais certains d'entre eux ont un rôle plus défini et plus important : « Il apparaît hautement désirable qu'un nombre croissant de catholiques s'appliquent personnellement aux multiples travaux de portée internationale qui sollicitent aujourd'hui les hommes de bonne volonté ». (3) Et le Saint-Siège n'hésite pas à donner des exemples précis. « Des pays entiers ont besoin, par exemple, du concours fraternel et désintéressé d'experts et de techniciens. Que les catholiques collaborent donc volontiers à ces grandes œuvres : par leur compétence professionnelle alliée à leur esprit chrétien, ils y rendront d'irremplaçables services et, grâce à eux, la pensée et la morale chrétiennes seront dans le monde un ferment de civilisation. » (4)

Nous sommes ainsi et tout à fait dans la ligne de la Pentecôte que la Tradition chrétienne a constamment opposée à l'épisode de Babel. « A la tour, écrit saint Cyrille, la variété des langues avait été un signe de dispersion pour toutes les nations. Dans le Christ, elle est un signe de ralliement dans l'unité de l'Esprit-Saint... »

Foi, espérance et charité au service de la paix

Epiphanie, sens du temps, construction internationale : ce triptyque comporte une triple leçon et une triple résolution.

L'Epiphanie de la paix — les trois rois, c'est-à-dire les trois races activement présentes à la mission de paix du Christ — appelle la vertu de foi. Il faut croire que Dieu est capable de se servir des faibles moyens que nous sommes pour travailler au respect, à l'affection et à la collaboration mutuelles des continents et des races. Il faut croire, alors même que les signes de désaccord se multiplient avec les menaces de surpeuplement et de la lutte pour la vie. Il faut, aux chrétiens, une foi indéracinable pour qu'ils deviennent « les promoteurs d'une paix... qui surmonte les particularismes, triomphe de certaines passions nationalistes, toutes imprégnées de rancune, de jalousie et d'orgueil ». (5)

Le sens « de l'heure » et de l'histoire doit reposer en nous sur la vertu d'espérance. Nous savons que cette « paix universelle » n'est pas pour aujourd'hui. Nous ne la verrons pas et ceux qui nous suivront, peut-être pas davantage, du moins dans sa plénitude. « Autre est le semeur, autre le moissonneur », nous dit le Christ (6) ; d'autres ont eu la peine et vous, vous héritez du fruit de leurs travaux.

Savoir attendre jusqu'à ce que sonne, à l'horloge d'en haut, l'heure de Dieu : difficile et méritoire patience du chrétien !

« Mon heure n'est pas encore venue » (7) disait le Seigneur. Acceptons que cette heure ne soit pas la même pour tous les peuples : que les vieilles nations ne s'indignent pas trop vite, ni surtout trop longtemps, de l'impatience parfois véhémente des peuples jeunes. Réciproquement, que ces jeunes états ou ces nations en devenir ne chargent pas la race blanche de toutes les responsabilités passées ou présentes ; chez les uns et chez les autres, équilibre malaisé, mais indispen-

(3) Lettre de Mgr Dell'Acqua aux Organisations Catholiques internationales (8 avril 1957) (*D. C.*, nº 1251 du 12. 5. 1957, col. 605).

(4) *Ibid.*

(5) Allocution de Pie XII au Conseil de la Fédération internationale des hommes catholiques (8. 12. 1956) (*D. C.*, nº 1242 du 6. 1. 1957, col. 24).

(6) *Jean*, IV, 37, 38.

(7) *Jean*, II, 4.

sable, entre la vertu de force et la vertu de tempérance, entre la justice pour soi et la justice pour tous. Qu'en tout et chez tous se vérifie le mot de saint Paul : « *Spe gaudentes :* Joyeux dans l'espérance ! »

Enfin l'image de la tour de Babel évoque d'emblée un chantier. « L'Eglise ne peut pas s'enfermer inerte dans le secret de ses temples, et déserter la mission que lui a confiée la Providence divine... de collaborer sans cesse à établir le fondement de la société... à édifier la puissante armature de la communauté humaine. » (8) Ce travail trouvera la source de son dynamisme interne dans la vertu de charité. Non pas certes, un simulacre de charité qui se « pencherait » avec condescendance de supérieur à inférieur, mais celle qui est intimement liée à la justice.

Autrement dit, la construction de la paix suppose chez les hommes de toutes races et de toutes couleurs ce qu'on appelle aujourd'hui l'engagement dans le temporel.

Je n'insiste pas sur ce que ces mots signifient, ni sur les conditions requises chez les militants pour que cette action reste à l'abri des déviations ou des confusions. Des documents nombreux émanant du Pape, des évêques, la réflexion des théologiens et des laïcs compétents ont mis en lumière les critères d'un engagement légitime et efficace dans la cité des hommes.

Foi, Espérance et Charité théologales au service de la paix, telles sont, chers congressistes de tous pays et de toutes couleurs, les vertus que vous devez, au terme de cette inoubliable rencontre, prendre la résolution de développer en vous, et de rayonner dans votre entourage.

Ayez la conviction, une fois rentrés, que ce que vous avez vu, entendu et promis dans ce sanctuaire aimé de Mariazell correspond à une volonté de Dieu sur vous et constitue donc, où que vous soyez, un programme valable de prière, d'étude et d'action.

Et maintenant, évêques, prêtres, fidèles, venus de tous les coins du monde, ne soyons plus autour de cet autel et sous l'égide de Notre-Dame qu'un seul cœur, qu'une seule âme, qu'un seul peuple, le peuple du Seigneur.

Ainsi soit-il.

Affrontements d'aujourd'hui

par le Dr AUJOULAT

Avant même que *l'explosion atomique d'Hiroshima* ait marqué la fin de la deuxième guerre mondiale, il était prévisible que l'après-guerre serait marqué par des bouleversements profonds dans la carte du monde. Non seulement notre *univers s'est rétréci*, non seulement le *centre du monde s'est déplacé* sans qu'on sache encore s'il se fixera à l'Est ou à l'Ouest, mais surtout le déclin du prestige de l'Occident a coïncidé avec *la montée des peuples de couleur.*

C'était, à la veille de la guerre, *l'heure de l'Asie*, singulièrement de l'Inde et de l'Extrême-Orient, parvenus à l'étape décisive de leur affrontement avec l'Europe. Déjà, le Viet-Nam, la Birmanie, l'Indonésie manifestaient leurs impatiences. Dès 1932, quinze ans avant la libération de l'Inde, des intellectuels vietnamiens, étudiants en Sorbonne, pouvaient annoncer tranquillement, et avec une prémonition surprenante, dans quelles conditi douloureuses se ferait la décolonisation de l pays. Rien ne manquait à leur prophétie : ni l tervention militaire du Japon, ni l'occupation lui de l'Indochine, ni l'entrée en jeu des fo communistes, ni la résistance des colonisate français, plus longue et plus coûteuse que c de la Hollande en Indonésie.

Dans cette *libération en chaîne de tous peuples asiatiques* encore colonisés, l'avènen des trois Etats de l'Indochine apportait le der maillon. La Conférence de Genève, en 1954, son le glas de la domination occidentale en Asie : annonçait une ère nouvelle dans laquelle appa traient peut-être d'autres formes de coopéra entre l'Orient et l'Occident.

Pour beaucoup d'Occidentaux, disons même p beaucoup de chrétiens, c'était plus simplemen triomphe suprême et redoutable du *péril jau* ce *péril* entrevu depuis longtemps à travers la m en branle ou le déferlement de masses humai considérables ! Ce *péril* qui n'avait jamais c de hanter l'Occident depuis la défaite japonaise Port-Arthur et au-delà des conflits qui opposè Chine et Japon ! Ce *péril* dont l'Occident a bien espéré se débarrasser aisément... par la m trise économique, par son avance technique.

Et la *réponse de l'Orient*, ce fut d'abord « Pe Harbour », cette attaque surprise déclenchée le Japon contre la grande Amérique, avec mêmes techniques qu'elle avait enseignées Japon et que, en moins de vingt-cinq ans, il a su parfaitement maîtriser.

Ce fut ensuite cette *cascade d'indépendan* arrachées, proclamées, puis sanctionnées par l parition répétée de jeunes Etats asiatiques su scène internationale dans le décor des Nati Unies. Même s'il en résultait chaque fois un i chissement de l'équilibre entre des continents en sont encore au stade de l'affrontement, moins faut-il se réjouir que ce cadre de l'O. N ait été adopté avec tant d'enthousiasme par nations hier colonisées et aujourd'hui partena résolus de leurs colonisateurs de la veille.

A travers ce déroulement impitoyable d'une toire si proche de nous et encore palpitante, c ment ne point admirer en tout cas la *sagesse l'Eglise* qui n'avait pas attendu l'aiguillon c des événements pour faire surgir des égl locales, dans la personne d'évêques indiens, chi ou japonais ? Comment ne point souligner qu' n'avait pas cessé de prêcher ou d'organiser la c pération entre les élites d'Orient et celles de l'O dent sous le signe d'une authentique catholi étendue aux dimensions du monde.

⁂

La voie tracée reste valable. Hier, c'était l'A *Aujourd'hui, c'est l'Afrique.* Une chose est sur nante : c'est que le « *péril noir* » n'ait pas en été dénoncé. Dans un monde livré aux idéolog mais qui les ramène à des schémas élémentai on pourrait s'attendre à voir le péril noir pren la suite logique du péril jaune dans le circuit idées forces offertes à l'insatisfaction des ma contemporaines. Il n'en a rien été.

Est-ce parce que l'Afrique n'apporte pas sur balance du monde *le poids d'une démographie c* parable à celle de l'Inde ou de la Chine ? Es parce qu'elle veut apparaître comme une t ouverte à la *conciliation et à la vie cordiale ?* ce, au contraire, parce qu'elle demeure, à tra les manuels, les légendes ou les films, comme *refuge de civilisations primitives et de peuples b enfants.* Toujours est-il que l'essor du mo négro-africain se trouve considéré par l'Occid sans appréhension et presque avec sympathie.

Et pourtant, le *procès de la domination occid tale* ne restait pas le monopole des pays d'Ori

---

(8) Discours de Pie XII au Consistoire du 18 février 1946 (*D. C.*, n° 960 du 17. 3. 1946, col. 176).

Même si l'Afrique n'a pas encore trouvé son Panikkar pour en rassembler toutes les pièces, elle non plus ne se prive pas de signifier l'image qu'elle garde de certaines formes de rencontre avec l'Europe, de certains modes de civilisation occidentale, comme aussi de certains types occidentaux.

C'est, en définitive, un péril (un péril jamais invoqué jusqu'à présent, et pour cause) qui a brusquement fourni le *point de convergence des peuples de couleur*. Dans leur esprit, en effet, *le rapprochement du monde jaune, du monde noir et du monde brun* qui s'est opéré au lendemain de la guerre, doit aboutir à une coalition qui marquera la fin du « *péril blanc* ». De cet aboutissement aussi, nous pouvions sentir les prodromes depuis un quart de siècle. On a craint de faire surgir le mal en le diagnostiquant. Les explosions de sentiments raciaux n'en auraient pas été avancées pour autant. Peut-être auraient-elles même pu être prévenues ou évitées.

Gageons que beaucoup d'Européens ont attendu les dernières rencontres des peuples de couleur pour recevoir la révélation d'un état de fait auquel ils ne s'attendaient pas : c'est *l'existence d'un ressentiment profond et durable contre l'Occident*. Que ce ressentiment s'alimente à des événements contestables ou à des souvenirs passionnels n'est peut-être pas la question majeure ! Qu'il fasse trop aisément et injustement bon marché des apports positifs procurés par l'Occident au reste du monde : c'est sûr, mais ce n'est pas une raison suffisante pour que l'Occident puisse se prévaloir de ses attaques perfides ou mal fondées *pour se donner* bonne conscience sans autre réflexion.

En fait, c'est le danger inverse qui nous menace : l'Europe d'aujourd'hui serait prêtre en réalité à *sombrer dans un complexe de culpabilité générale et indéfinie* plutôt que de continuer à subir l'affront de réquisitoires qui ne peuvent pas être impartiaux et contre lesquels toute défense de l'Occident est à priori sans effet.

En écoutant des écrivains noirs, l'été dernier, dans notre vieille Sorbonne qui était devenue la leur, nous appliquions instinctivement aux problèmes de l'Europe devant le monde noir cette réflexion que le comportement de l'Asie inspirait à Albert Béguin au même moment :

« *On consent plus aisément à se juger durement qu'à subir ce plus grand de tous les malheurs : savoir qu'on n'est pas aimé.* »

Le pire, en effet, dans cet affrontement qui oppose les hommes de couleur aux hommes sans couleur, serait de s'en tenir à une déception d'ordre sentimental ; l'excès inverse serait pour les Européens d'accueillir sans réserves toutes les accusations dès l'instant où elles sont proférées par un jaune ou un noir.

Maintenant que les autres continents *ont pris désormais la parole* et qu'ils s'en servent *contre l'Europe*, celle-ci serait impardonnable de refuser un *retour sur elle-même :* il ne lui est pas défendu cependant de demeurer *lucide*. Certains masochistes s'accommodent facilement du procès intenté à l'Occident par ses assujettis d'hier. Ils se disent qu'après tout leurs violences mêmes les condamnent ou qu'en tout cas ce procès, ils l'ont perdu d'avance dès l'instant où ils l'entreprennent avec les armes mentales ou institutionnelles que l'Occident lui-même leur a livrées.

Une telle position est discutable : elle peut se soutenir. Mais *nous chrétiens*, nous sommes saisis par une préoccupation d'un autre ordre : ce qui importe, c'est moins l'existence d'une accusation générale, d'ailleurs démesurée, que le *climat qu'elle peut créer.*

A l'heure même, où, à la suite des nations asiatiques, les pays africains prennent place les uns après les autres dans le concert des nations, il n'est pas indifférent que ce soit pour une *tâche de réconciliation générale* ou au contraire pour l'accentuation de la cassure du monde en camps hostiles et qui sont prêts de s'affronter.

Le poète africain Léopold Sédor Senghor nous annonçait récemment que l'Afrique entendait être présente au « *Rendez-vous de la Paix* ». Il ajoutait même qu'elle n'y « *arriverait pas les mains vides* ». C'était fixer sans attendre à un continent en pleine renaissance et plein devenir une mission historique et presque une vocation, pourquoi pas ?

L'Afrique a eu à surmonter cette atteinte séculaire à sa substance vive que fut la traite des noirs ; elle a encore à vaincre ou à dépasser les méfaits du colonialisme, les survivances du racisme, les subtilités du paternalisme. La voilà aux prises avec un nouveau mythe, ou du moins avec une réalité qui prend figure de mythe : celui du sous-développement. C'est à travers tous ces affrontements que l'Afrique est appelée dans la plénitude de ses possibilités à suivre l'Asie au sein de la communauté internationale.

Longtemps l'Occident s'était refusé à penser que les autres continents pussent le rejoindre intégralement sur le plan des techniques ; longtemps il a douté que l'Afrique puisse s'aligner un jour aux côtés de l'Europe ou aux côtés de l'Asie avec des richesses culturelles qui représentent un apport estimable au patrimoine commun de la grande famille humaine.

Et voici que la conjonction est en train de s'opérer sous nos yeux : pour que les préjugés tombent et pour que les relations entre les continents puissent nous conduire sans tarder de l'affrontement à la communauté des peuples, il fallait d'abord s'incliner devant une vérité élémentaire, mais impérative : la rencontre entre les hommes de l'Occident et les hommes de couleur ne pourrait devenir fraternelle que sur un plan nouveau de complémentation et d'échange dans l'égalité reconnue. Bref, en étant à la lettre, selon le souhait de Senghor, le « rendez-vous du donner et du recevoir ».

Nous grouperons donc nos réflexions autour de trois thèmes principaux :

1. Du choc des civilisations aux tensions politiques.
2. Après Bandoeng le dialogue est-il encore possible ?
3. Le monde de demain doit être bâti par tous les hommes.

Du choc des civilisations aux tensions politiques

Comment expliquer ce réflexe de défense qui a longtemps marqué, s'il ne les marque encore, les civilisations des mondes extra-européens à l'égard des apports extérieurs. S'il n'y a plus rejet dédaigneux des machines ou excommunication majeure contre les techniques, tels que Gandhi ou Rabindronath Tagore nous en ont laissé le souvenir, il persiste des tensions douloureuses, génératrices de chocs et de conflits.

Ce n'est pas que les autres continents soient restés insensibles à ce qui faisait dans un passé récent la force et la gloire du monde blanc : ils se sont, au contraire, tournés avec avidité vers ses éléments neufs ; ses industries, son commerce, ses transports dont ils ont fait désormais un patrimoine commun à toute l'humanité.

Par contre, ils se sont livrés à une véritable discrimination à l'égard de tout le reste : conception de la vie, de l'éducation, de la famille, de l'organisation politique et sociale : autant de terrains réservés.

Le dédoublement auquel se sont astreints les Japonais est particulièrement typique. *Dans l'ensemble du monde, on assiste à un affrontement des civilisations différentes plutôt qu'à un effort d'osmose.* L'Asie reste hantée par le souvenir de l'exploitation mercantile ou de la domination poli-

tique, qu'elle a subies de la part de l'Europe : cette réminiscence lui cache les bienfaits passés comme les fruits à venir d'une coopération avec elle. L'Afrique n'est pas encore totalement sortie de la dépendance économique ou politique. Il n'en reste pas moins que les peuples asiatiques ou africains ont cru trouver dans cette situation commune — passée ou présente — non seulement les raisons d'une opposition au monde occidental, mais aussi une sorte de trait d'union entre eux sur le plan des civilisations.

Ainsi donc, il reste toujours vrai que les causes de heurts entre civilisations sont d'abord et avant tout *politiques*, que les conflits se situent dans l'espace entre les peuples différents ou au contraire dans le temps, à l'intérieur d'un même pays, entre les conceptions institutionnelles du passé, nourries par les anciennes générations, et celles qui sont revendiquées pour l'avenir par la jeunesse.

Mais il y a aussi les *causes économiques* qui n'ont rien perdu de leur virulence, malgré l'évolution des techniques et leur diffusion universelle. On aurait pu croire que l'uniformisation à laquelle le monde se trouve ainsi conduit, aboutirait à des échanges de plus en plus pacifiques. On a assisté, au contraire, pendant longtemps, à un repliement agressif, chaque économie nationale essayant de se suffire et de s'enfermer dans l'autarcie, tandis que les pays qui manquaient de matières premières tremblaient pour leur avenir.

Du plan des intérêts, les heurts passent facilement au plan des sentiments et des passions. A travers les *affrontements économiques*, on en arrive aux *conflits idéologiques*, et c'est une véritable « guerre de civilisations » à laquelle nous ont conduit hier le nazisme, aujourd'hui le communisme à l'heure même où nous marchons vers une très large compénétration des civilisations du monde. Tandis que sont supprimées les solitudes impénétrables d'autrefois, auxquelles pas plus la forêt équatoriale que le désert ou les chaînes de montagne ne peuvent plus servir de rempart, ce sont désormais les *civilisations d'Afrique ou d'Asie qui manifestent leur présence jusqu'en Europe.*

Tandis que nous allons vers une large *uniformisation* des conditions *extérieures* de vie, les cultures ont maintenant des possibilités nouvelles de s'enrichir et de se compléter mutuellement.

A moins que les conflits de race, les oppositions d'intérêts ou les idéologies pratiques, ne continuent à compromettre cette *unité dans la diversité* à laquelle le monde aspire confusément.

Pour ce qui est de *l'Afrique noire*, par exemple, c'est sous le signe de la *colonisation* la plus poussée que s'est effectué depuis le siècle dernier et que se poursuit encore là-bas l'affrontement des civilisations.

L'Occident, en effet, ne s'est pas contenté de se reconnaître un guide et un initiateur, il a cédé à la mystique de la mission civilisatrice qui incomberait à la race blanche, par rapport aux hommes de couleur ; mystique combien discutable. Du moins, a-t-elle abouti à faire des Africains entre les mains des Métropoles européennes comme une argile malléable et modelable à merci. Toutes ont eu la tentation de substituer aux civilisations négro-africaines, la civilisation occidentale.

Les métropoles ont ignoré d'abord et négligé ensuite l'existence de civilisations authentiques, attardées peut-être dans le domaine de la technique, mais réelles et valables. Quand elles n'ont pas pratiqué la politique de la table rase, elles se sont laissées aller à une assimilation forcée. L'impérialisme est passé du plan politique au plan social et culturel.

On en arrive à imposer à certains peuples en guise de préalable comme condition de leur accession à la culture occidentale un véritable dépouillement. On est allé — s'agissant du continent africain — jusqu'à parler de « déculturation », ou tous cas « d'acculturation », c'est-à-dire de subs tution culturelle. Dans cette rencontre active ch le colonisé de deux cultures très différentes, la pl active balaye l'autre.

Il arrive même que cette « acculturation » c colonisés soit présentée comme un idéal supérie Soit qu'ils aient grandi en marge de leur mili naturel et dans l'ignorance de leurs prop valeurs, soit qu'on ait réussi à leur inculquer pauvreté de leur patrimoine artistique ou onto gique en face de la vie moderne, le résultat facilement atteint : *abandon d'abord des coutum et traditions*, puis *mépris et rejet* de ce qui ra pelle le passé.

Pour peu que simultanément les colonisés pa viennent à une réussite totale dans l'acquisition la maîtrise des connaissances techniques ou cult relles de l'Occident, ils aboutissent à une *rée aliénation.*

On mesure, rien qu'à cette évocation, combi la politique d'assimilation pratiquée par les pu sances occidentales a pu réussir à supplanter pr tiquement en bien des contrées les cultures in gènes. Et encore a-t-elle été largement frein beaucoup moins d'ailleurs par la réaction de d fense des autochtones que par l'hésitation d autorités métropolitaines ; car celles-ci se sont to jours laissé arrêter par la peur d'une promoti explosive de l'intelligenzia.

Ne nous étonnons donc pas si les *proclamatio* même les plus généreuses des Métropoles ne su citent, en définitive, chez les hommes de coule que *scepticisme ou dédain :* tel le respect des co tumes aboutissant à la résurrection d'institutio vieillies et déjà dépassées. Ces concessions tardiv aux cultures africaines ou asiatiques, après to un passé d'ignorance ou d'omission, font crier l'*exotisme* et à la *mystification ;* à moins qu'el ne provoquent le *scandale et la colère.*

Avons-nous songé à l'agressivité dont s' gonflée, en s'épanouissant, une négritude que monde noir a inventée comme un défi à l'Occide N'est-ce pas au Congrès des écrivains noirs qu' médecin psychiatre en venait à souhaiter de part des colonisateurs un racisme sans faille généralisé. Ainsi, les nègres seraient-ils dispens de faire une distinction sentimentale et subt entre les Européens d'Europe et les Europée coloniaux. « Puisque logiquement un pays colon doit être obligatoirement un pays raciste, que to le monde, demandait-il, soit, si possible, dans logique du système et qu'on nous épargne les exce tions gênantes de ces hommes qui osent se dress contre les préjugés de tout un groupe. » C hommes qui suffisent à empêcher leurs partenair de vouer l'Occident à une réprobation globale.

Tout serait évidemment plus simple, si l'affro tement entre les hommes de couleur et les Occide taux pouvait faire abstraction du contexte po tique. Mais, pour l'instant, et aussi longtemps q la décolonisation ne sera pas devenue totale, on voit pas bien comment il serait possible de diss cier le politique du social, du culturel ou de l'éc nomique. A telle enseigne que les écrivains no se sont reconnus d'accord avec Aimé Césaire po affirmer que le *dénominateur commun* entre l noirs, ce n'est pas la culture, mais c'est le *régi colonial.*

Ils en viennent à penser, en effet, que le systèn même le plus libéral ne peut permettre à chacu des composantes du monde noir de se tourner av amour et spontanéité vers ses valeurs propres.

Parfois, c'est la révolte contre l'assujettisseme qui est le point de départ des plus belles produ tions musicales, littéraires ou artistiques. Les col nisés ne croient pas pour autant que la puissan créatrice de l'artiste puisse se développer libreme tant que ce pouvoir d'*autodétermination* qui c

leur objectif vengeur ne leur aura pas été restitué.

Voilà pourquoi le grand rassemblement des peuples de couleur qui s'est tenu à Bandoeng, du 19 au 24 avril 1955, n'est pas seulement un événement politique de première importance : l'annonce de la libération des peuples dépendants. Il est un événement tout court : soulèvement de peuples *affamés de culture autant que de justice ou de liberté* ; affirmation de la personnalité des peuples afro-asiatiques en face de l'*Occident désemparé.* Faut-il aller plus loin encore et penser que cette Conférence pourrait être le prélude d'une *revanche des peuples de couleur?*

Que fera l'Occident en tout cas devant cette poussée de sève printanière ? Va-t-il se draper dans un dépit boudeur ou va-t-il s'indigner ? Il doit, au contraire, rétablir le dialogue : celui-ci deviendra, du reste, facile et sans réserve dès l'instant où les dernières barrières politiques auront été levées. Que des *symbioses fécondes* aient pu, depuis longtemps, être amorcées dans le cadre même de la présence coloniale, c'est sûr. Mais elles ne trouveront leur *épanouissement total* que dans un *air de liberté.*

Cest seulement à partir du moment où les *hommes de Bandoeng* auront assumé le destin de leurs pays respectifs qu'ils seront prêts à rechercher une *coopération devenue possible dans une égalité incontestée.*

Qui connaissait *Bandoeng* voici quelques années ? Cette petite ville de Java surgissait brusquement pour beaucoup d'entre nous parmi les îles de l'océan Indien. Elle est devenue comme un symbole de la libération des peuples de couleur et, à la lettre, une *capitale spirituelle.*

Elle a surgi, en tout cas, au moment précis où l'*Asie* débarrassée en moins de dix ans de la tutelle de l'Europe, *tendait à l'Afrique une main secourable* et lui proposait une communauté d'action en vue d'exercer sur les événements mondiaux une vigoureuse pression. Pressés de jouer leur rôle et de manifester leur présence, les peuples de couleur ne se sont donc pas contentés de la place que leur offrait l'O. N. U. Très vite, ils ont senti la *nécessité de faire bloc* pour contrebalancer par leur poids démographique et stratégique la primauté détenue par les pays techniquement les plus avancés.

Bandoeng est survenue comme une *coalition des peuples de couleur en face de la race blanche,* comme un *rassemblement des peuples anciennement colonisés contre l'Occident dominateur,* comme une *ligue des peuples prolétaires contre les nations super-développées et repues.* Bandoeng a donc surgi comme un événement capital de l'après-guerre : il marque une cassure du monde en deux camps inégaux. D'un côté, les deux tiers de l'humanité avec comme dénominateur commun la misère, le sous-développement, le ressentiment ; de l'autre, le monde blanc détrôné, encore maître du jeu par sa supériorité économique et technique, mais lui-même divisé sur le plan idéologique.

Après Bandoeng, le dialogue est-il encore possible ?

Ainsi, Bandoeng apparaît comme un *instrument explosif et comme une menace pour la paix.* Ce n'est pas par hasard, d'ailleurs, que les blocs antagonistes — Amérique et Russie — se sont aussitôt efforcés de manipuler les peuples coalisés à Bandoeng, soit en vue de provoquer une brèche dans cette coalition, soit en vue de l'utiliser. S'ils n'y ont guère réussi apparemment, ils n'ont pas davantage contribué à rendre *plus rassurante* pour la *paix* et l'équilibre *du monde* la *conjonction de l'Afrique et de l'Asie.*

Bandoeng en tout cas constitue la *révélation d'un réveil des peuples de couleur* à travers la prise consciente de leur sous-développement et la volonté farouche de brûler les étapes en s'imposant sans délai au sein de la communauté internationale.

Il reste néanmoins que *le dénominateur commun réalisé à Bandoeng* entre les peuples africains et asiatiques pèche par son caractère négatif et partant quelque peu *factice :* si d'aventure le déclin de l'Occident souhaité par l'ensemble des peuples assujettis, devenait une réalité, la revendication agressive partie de Bandoeng perdrait tout aussitôt sa raison d'être et, de ce fait, l'unité quelque peu artificielle des hommes de couleur s'en trouverait ébranlée. Le complexe de frustration disparaissant avec lui s'évanouirait également l'un des ciments de cette conjonction.

Il est vrai que ce n'est pas le seul : la *localisation géographique du sous-développement* avec sa prise de conscience par des masses énormes en constitue un autre avec lequel il faut compter. Faute d'y porter remède, il y aurait là dans l'*accentuation des inégalités entre le monde blanc et les mondes de couleur une source d'agressivité explosive.* Il n'est que de voir avec quelle facilité, depuis Bandoeng, s'est constitué au sein de l'O. N. U. ce bloc afro-asiatique toujours prêt à se dresser contre les représentants des pays qui ont, à leurs yeux, le tort d'être en avance ou plus favorisés.

Ainsi l'essor accéléré des peuples de couleur nous fait-il assister à une cascade d'affrontements de tous genres et dont le moindre n'est pas l'affrontement culturel. Même sur ce plan élevé et qui devrait être serein, on en est encore au stade du défi beaucoup plus qu'à celui de la symbiose : la « négritude » elle-même s'affirme face à l'Europe, avec un accent offensif et d'opposition.

Comment passer dès lors de l'affrontement à la *communauté des peuples ?* Le monde n'y parviendra pas sans un dépassement radical d'un certain nombre de positions révolues.

Dépassement du racisme d'abord et ce serait le moment de rayer de notre vocabulaire ces vocables magiques qui ont exercé une telle action sur l'opinion — péril jaune, péril noir — tout en notant que les affrontements existent aussi entre peuples de couleur et doivent pareillement être dépassés.

Dépassement du colonialisme ensuite et même de toutes les survivances d'un régime politique qui a fait son temps et qui, à travers ses bienfaits, reste marqué aux yeux des peuples de couleur par le sceau d'une domination occidentale humiliante.

Dépassement du paternalisme enfin et avec lui de toute trace d'impérialisme, non seulement politique, mais tout autant culturel.

Peut-être certains peuples de couleur devraient-ils pareillement envisager un *dépassement du marxisme.* Ceci dans la mesure même où Karl Marx a eu bien soin de souligner que sa doctrine n'avait rien d'universel : inventée pour un secteur géographique déterminé et à un stade donné de l'évolution industrielle, il ne concevait pas qu'elle pût être généralisée ni étendue à d'autres continents. En d'autres termes, le marxisme ne serait rien d'autre qu'une sécrétion de la race blanche et, à ce titre, suspect.

En tout état de cause, les luttes de races qu'il préconise comme prolongement dialectiquement normal de la lutte des classes ne sont guère de nature à préparer une communauté fraternelle.

Trouvera-t-on la solution dans la prise de conscience qui est en train de s'opérer devant le scandale que constitue un monde privilégié et satisfait face à un monde sous-développé et qui a faim ? On pourrait, en effet, découvrir les chances d'une coopération nouvelle délibérément orientée vers la réalisation d'une symbiose entre les continents favorisés et les autres.

En fait, aux yeux des peuples de couleur, cette « invention » du sous-développement risque surtout d'apparaître comme un mythe nouveau, un de

plus, signe de contradiction du monde moderne beaucoup plus que facteur fécond de convergence entre les peuples.

Le sous-développement mythe nouveau ou signe de contradiction du monde moderne ?

C'est en effet l'interrogation que se posent les peuples de couleur. Pendant des siècles, l'Europe a procédé comme si elle avait devant elle un vide économique, social ou culturel à travers les autres continents. Sans ménagement elle a bousculé des modes de vie ou des institutions. Chez les Africains, notamment, elle a fait bon marché de leurs techniques culturales comme de leurs danses ou de leurs sculptures en passant par leur conception sociale et par les fondements spirituels de leurs civilisations.

Et voici que tout à coup, comme pour répondre à leur attente, les maîtres du monde viennent de découvrir qu'ils n'ont pas en face d'eux des peuples sans culture, mais simplement des pays insuffisamment développés habités par des gens fort valables.

La notion de sous-développement serait-elle à même de fournir une issue au choc des civilisations ? ou bien se réduit-elle aux dimensions d'un nouveau mythe. Comment des Africains ou des Asiatiques ne se poseraient-ils pas la question. L'Occident a déjà inventé et usé tant de mythes que ses partenaires ont le droit d'être pour le moins sceptiques. Maintenant il est vrai que son impérialisme culturel recule en hâte devant les révélations des ethnologues comme devant les proclamations des hommes de couleur eux-mêmes, maintenant surtout que l'emprise politique des nations blanches cède la place à des Etats nègres maîtres de leur avenir ; il a fallu procéder à une reconversion précipitée des idéologies en cours. Plus question « d'assimilation bienveillante » ni même de « mission civilisatrice » des peuples plus avancés. Le *sous-développement* devient subitement la clef de tous les *problèmes africains* et surtout le fondement de toute coopération entre l'Afrique et le monde extérieur. N'est-ce pas presque trop beau ? Loin de nous la pensée de reprocher à l'Europe d'avoir enfin pris conscience de ce *problème majeur* de notre époque que représente le fait des *inégalités de peuples ou de continents* tout entier *devant la vie :* on serait plutôt tenté de s'étonner qu'elle ait dû attendre si longtemps pour reconnaître, en face de sa position relativement privilégiée, la grande misère d'un continent déshérité et en retard.

La reconnaissance de ce retard technique et matériel au surplus n'a rien de choquant pour les hommes de couleur eux-mêmes. Dès l'instant où ne sont pas mis en cause ni leurs capacités intellectuelles ni leur vocation à la liberté, ils ne peuvent que contribuer avec force à la prise de conscience de leur manque actuel dans un monde qui a marché sans eux.

Mais le monde blanc et le monde noir sont-ils d'accord sur la notion même de sous-développement ? C'est ici que commence la difficulté et que s'annoncent les conflits. Non pas que l'Europe ou l'Amérique ne soient pas sincères ni désintéressées quand elles établissent leurs critères. Mais elles les considèrent forcément par rapport à leur échelle particulière. De la même manière que, dans une société évoluée, les hommes sont désormais classés strictement en fonction de leur indice de solde, de même au plan des peuples ou des nations, on procède à un classement mathématique :

— Nombre de calories absorbées journellement ;
— Niveau de vie exprimé par le revenu moyen annuel ;
— Coefficient d'industrialisation ;
— Taux de natalité ;
— Courbe de mortalité ;
— Pourcentage d'analphabètes...

Rassembler tous ces chiffres, les mettre sur u machine à calculer et c'est tout juste si on recueille pas, sur la fiche de sortie, le rang pays étudié dans la hiérarchie des nations.

Il n'en reste pas moins que le *monde noir* n'e pas prêt à souscrire à des critères aussi rigid et aussi froids. Son *sous-développement, il le v autrement* et par conséquent aussi les reméd qu'il comporte. Tandis que l'Occident s'enfermera volontiers dans une notion chiffrée et mesurée toutes les composantes du sous-développemen l'Afrique se référerait plutôt à ses données ps chologiques, sociales, politiques ou morales. « manque un théâtre à ma ville », disait le premi maire autochtone d'une grande capitale. Et théâtre prenait pour lui le pas dans la hiérarch des urgences sur la disparition des bidons-vill qui précisément l'obligeait à chercher un empru À ses yeux seulement ? Non ! Gageons que s mandants étaient du même avis, eux pour qui pain et le logis ne sont pas les premiers des bie et pour qui la musique et la danse représente aussi des nourritures.

Nous avons noté l'exemple le plus poussé po souligner les malentendus que peut recouvrir u même notion admise pour tous. On devine d lors à quels déboires peut conduire une *assistan technique toute prête à supplanter la tutelle col niale, mais toute prête à renouveler ses erreu* en proposant aux peuples sous-développés *u bonheur standardisé et préfabriqué.*

N'est-ce pas ce que suggérait un spécialiste d sous-développement, le P. Lebret, en évoquant manière dont les Américains répondent à l'atten des peuples qui les sollicitent. Pour faire face à poussée démographique, les propagandes eug niques ; pour donner une assise matérielle à l'i dépendance, l'aide bilatérale ; pour respecter mystique d'égalité des peuples décolonisés, l'ins lence du dollar ; pour répondre à leur soif de pr motion, la mystique de la production ou de technique.

Comme si le décalage trop grand qui existe ent les niveaux de vie des pays occidentaux et des pay africains aboutissait inéluctablement à creus entre l'Afrique et les autres continents une lig de partage infranchissable et qui serait comm une nouvelle barrière entre deux mondes !

Dans son livre récent, *Le socialisme trahi*, Andr Philipp définissait ainsi ce qu'il appelle le pr blème fondamental de notre époque : « Le sort d l'univers dépendra finalement de ce milliard demi d'hommes, selon qu'il se laissera entraîne par les mirages de l'U. R. S. S. ou qu'il rejoindr le camp de la démocratie. »

De prime abord, nous pourrions être d'accor avec une telle proposition. Elle implique cependa une idée d'absorption ou de prise en remorqu inévitable, peut-être, mais qui heurtera fatalemen la sensibilité des peuples de couleur.

Ils ont le droit de juger en tout cas l'idéal qu leur est proposé et c'est ce qui amenait un Africai à demander : « L'Afrique serait-elle donc co damnée à renier des formes attardées peut-êtr mais humaines, de civilisation pour avoir à choisi entre deux mondes modernes de barbarie. » ?

L'expression est dure, sans doute, puisque auss bien il s'agit d'une option entre Russie et Amé rique. Elle peut cependant s'expliquer.

D'un côté comme de l'autre, ce qui est propos aux peuples sous-développés, ce n'est pas seule ment une amélioration de la condition matériell mais, à travers l'aide économique, financière o technique, un idéal de civilisation.

D'un côté comme de l'autre, nous nous trouvon en face d'un idéal délibérément ou pratiquemen matérialiste. Le drame fondamental des peuple de couleur n'est donc pas qu'ils aient à choisi entre deux camps, c'est qu'ils en soient réduit

à renier leur âme pour effectuer une option entre deux matérialismes.

Que l'idéologie communiste soit la plus redoutable, il est inutile de le souligner. Avec elle, c'est un matérialisme absolu et métaphysique qui est élevé au rang d'une véritable religion et qui nourrit des centaines de millions d'hommes. Elle leur fait accepter de sacrifier le respect de leur personne, de leur dignité, de leur liberté à la libération de l'humanité.

L'Afrique pourrait apparaître comme le dernier continent demeuré à l'abri du virus, peut-être immunisé. Malheureusement, il n'en est rien. L'idéologie marxiste exerce une attirance très grande sur l'élite africaine. La dialectique du matérialisme historique fournit de telles réponses pour expliquer en même temps que pour condamner les contradictions du monde capitaliste. La collectivisation et la planification qu'elle propose constituent par ailleurs des solutions si séduisantes à l'impasse économique et sociale dans laquelle s'est enfermé le colonialisme. Quand elle va jusqu'à présenter le racisme comme une sécrétion nécessaire du régime colonial et la non-discrimination, au contraire, comme une contradiction de caractère tactique, comment la doctrine communiste ne chatouillerait-elle pas agréablement la sensibilité nègre ?

Qu'on ne mesure donc pas l'emprise du matérialisme athée sur le monde noir au succès plus ou moins relatif de l'impérialisme soviétique ou des partis communistes parmi les peuples en mal d'émancipation. Il existe une séduction immense de l'idéologie marxiste qui n'a rien à voir avec les positions stratégiques de l'Union soviétique ou de ses satellites. Les élites africaines peuvent, dans le présent, mener une action politique parfaitement libre de toute appartenance et simultanément nourrir leur mystique d'une abondante littérature marxiste : cette nourriture peut ne point réussir à faire d'eux des militants communistes ; elle risque, en tout cas, de les transformer en matérialistes athées.

Que ce ne soit pas une raison, du moins, pour rejeter sur les communistes, ou sur la Russie, le monopole du matérialisme si largement offert à l'Afrique d'aujourd'hui. Un jour que nous parlions des responsabilités de l'Occident devant un personnage marocain, celui-ci nous arrêta d'un geste : « De quel Occident parlez-vous ? Chaque fois, ajouta-t-il, qu'un Européen évoque la civilisation occidentale, c'est en pensant à une civilisation par hypothèse chrétienne. Or, il n'y a pas qu'un Occident : l'Occident chrétien est désormais doublé d'un Occident sceptique, prônant et pratiquant un matérialisme de fait que l'Islam, en tout cas, redoute autant que l'autre. »

La chose n'est pas douteuse : l'Afrique se trouve en face de deux Occidents contradictoires et, par voie de conséquence, en face de deux matérialismes : celui de l'Est et celui de l'Ouest. Le second, s'il est moins tyrannique, n'est pas moins dissolvant : s'il respecte les personnes, il n'élève pas bien haut les aspirations des foules arrachées à leurs « superstitions animistes ». Nous songeons ici à certain commis voyageur de la toute puissante et idéaliste Amérique qui croyait avoir présenté un idéal valable et séduisant aux négro-africains en leur offrant comme perspective : les machines, la case conditionnée, le cinéma, le drug-store, et sans parler du coca-cola. Il prenait soin d'ajouter, d'ailleurs, que s'il avait été donné à l'Amérique d'entreprendre sur une vaste échelle l'évangélisation du continent africain, elle n'aurait sûrement pas permis à ses missionnaires de venir simplement porteurs de la Bible ou de l'Evangile. Elle en aurait fait des pionniers ou, en tout cas, des messagers de technique, de production et de confort.

Trop heureuse, bien sûr, si le comportement de ces « envoyés », avant tout chargés de propager un certain genre de vie, ne contredisait pas, chemin faisant, les images de l'Ancien Testament ou les consignes du Sermon sur la montagne.

Nous voilà donc placés en face d'un choix très net : dépassement du colonialisme, du racisme, du paternalisme, dépassement qui les résume tous, du matérialisme.

L'important, au-delà de tous ces dépassements, est que le dialogue soit ouvert *entre les continents :* deux ans après Bandoeng, ce dialogue est commencé, et c'est là l'essentiel. Les peuples de couleur ont trouvé, au sein de l'O. N. U. et des grandes instances internationales, à la fois une tribune et un recours en même temps que le signe suprême de leur accession dans le concert des nations libres.

Quelles que soient, par conséquent, les déceptions qu'on puisse ressentir devant les faiblesses ou les tendances de l'O. N. U. et de ses satellites, la sagesse commande de se défendre du scepticisme ou de l'abandon. L'O. N. U. est un instrument imparfait mais perfectible. Elle a l'avantage de rendre réel et permanent un dialogue qui, sans elle, eût été impossible. Aucune chance de défendre une paix sans cesse menacée ne doit être négligée.

Encore faut-il prendre garde que les meilleures idées et les plus généreuses ne soient pas détournées de l'idéal qu'elles doivent servir ainsi que de la notion de l'assistance internationale capable de remédier à cette grande misère des peuples de couleur dont la prise de conscience est devenue, dans notre XXe siècle, le pendant et comme la suite de la question sociale.

Facilement, l'idée même de sous-développement deviendrait un mythe d'un nouveau genre, destiné à abriter ou à camoufler de nouvelles formes de paternalisme. Aussi, est-il urgent de passer sans tarder de l'idée même d'assistance technique ou autre à celle plus féconde et plus vraie de coopération entre les peuples quels que soient, par ailleurs, leurs degrés de développement. Et, à cet égard, les critères mêmes du sous-développement auraient besoin d'être révisés dans un esprit pleinement international en même temps que dans un esprit chrétien.

Par-delà les chocs politiques, les affrontements culturels, les convergences techniques, il s'agit, par-dessus tout, de retrouver des hommes, nos frères, membres comme nous de la grande famille humaine, fils d'un même Dieu et destinés à se rassembler dans le Christ.

Le monde de demain doit être bati par tous les hommes

Si la rencontre entre les peuples de couleur et l'Occident s'était faite sous le signe d'une primauté réelle accordée aux valeurs spirituelles, la précipitation de leur évolution serait moins préoccupante. Mais c'est, en fait, un Occident infidèle à sa vocation qui s'est imposé aux peuples de couleur. L'Occident a déçu, c'est le moins qu'on puisse dire. Cette réflexion désabusée est d'un Asiatique que cite le P. Lebret, l'Afrique tout entière pourrait la reprendre à son compte :

« Nous vous avons demandé de l'espoir, de la compréhension et de l'amour, et vous nous avez donné de l'argent et de la technocratie. Est-ce là ce qui fait la grandeur de votre pays ? »

La déception est grande précisément dans la mesure où les autres continents pouvaient attendre beaucoup d'un monde qui se disait chrétien. *Pourquoi ne lui rendraient-ils pas déjà le service de le restituer à lui-même en lui faisant percevoir la condition première d'une véritable lutte contre les périls et les idoles du XXe siècle ?*

Il lui suffirait de dénoncer le choix fort limité, ou plus exactement l'absence de choix, devant les-

quels se trouvent placés les peuples sous-développés, singulièrement les peuples africains. Sans doute leur proposerait-on d'abord de les aider à se débarrasser de leur famine, de la misère, de la maladie et de l'ignorance. Mais à travers tous les plans d'assistance et de coopération technique qui leur sont proposés, est-ce que l'on ne les convie pas, en fait, à une option pratique entre deux formes de matérialisme ? Entre le matérialisme métaphysique et absolu de l'Est, porteur d'une civilisation totalitaire et contraignante, qui asservit l'homme à la collectivité, le mutile ou le désagrège, et le matérialisme plus subtil, mais non moins dissolvant de l'Occident. Celui-ci n'est que l'expression d'un impérialisme de fait qui bouscule sans ménagement les valeurs propres à chaque culture et les cadres traditionnels qui soutenaient une civilisation, il aboutit à mettre tout l'idéal de l'homme dans des réalisations matérielles ou dans la recherche du bien-être. Son scepticisme, érigé à l'état de doctrine, fait le reste.

Face à la séduction et au mirage que le communisme étale devant les yeux des peuples jeunes, la puissance du virus matérialiste exporté de l'Occident ne représente nullement un antidote, bien au contraire. Si l'Afrique, par hypothèse, se voyait très rapidement débarrassée de son adhésion profonde au sacré et au surnaturel, elle ne s'en trouverait pas plus libre ni plus épanouie. Peut-être même se trouverait-elle ravagée plus rapidement encore que l'Occident, par les méfaits et même les ruines d'une civilisation qui, après avoir rompu les liens entre l'homme et son Créateur, a même cessé d'avoir l'homme pour objet ou, du moins, dans laquelle la personne a été absorbée dans la masse, dans le troupeau.

C'est ce qui apparaît de plus en plus au sein même des instances internationales, chaque fois qu'il est question des peuples en voie de développement : les niveaux de vie, les niveaux de santé ou les niveaux de culture donnent lieu à des proclamations déconcertantes ; on en arrive à voir se profiler la notion obsédante d'un élevage humain dans lequel ce qui compte, c'est l'amélioration globale de collectivités qui n'auront plus qu'à se laisser conduire, éduquer, vivifier ou animer.

Ce que chacun gagnera en bien-être, en confort, en sécurité ou en longévité, il le perdra en liberté et jusque dans l'affirmation de sa personnalité. Il s'agira pour l'homme de posséder et non pas d'être.

Morne idéal qui ne peut qu'aboutir à transformer la terre en une gigantesque termitière ouverte à tous les égoïsmes, donc à la destruction ! Appliqué aux négro-africains, il a quelques chances de heurter cruellement la sensibilité de ces « hommes attardés » qui campaient dans notre xxe siècle avec l'ambition désuète d' « être » et de « devenir » beaucoup plus que de « posséder ou d'avoir ».

Si la philosophie bantoue donne la primauté à la force vitale qu'il s'agit d'entretenir, d'accroître et de transmettre, nous voilà donc en pleine contradiction avec les prétentions du monde moderne ou ses contraintes.

Mais l'Afrique pourra-t-elle résister aux pressions qui l'enserrent? Ne va-t-elle pas se précipiter avec avidité vers ces perspectives de puissance et de domination que lui ouvre un univers technique fraîchement découvert et dans lequel c'est l'homme, avec son cerveau et ses inventions, qui apparaît comme le maître absolu ?

Ou bien, au contraire, l'Afrique va-t-elle donner l'alerte et contribuer à sortir de l'impasse la civilisation nouvelle en gestation ? Cette civilisation qui se voudrait mondiale et dont Senghor a raison de dire « qu'elle sera l'œuvre de tous ou ne sera pas ».

Cette civilisation nouvelle, sur laquelle s penchent avec une inquiétude accrue des homme de tous les horizons, ne verra peut-être le jou qu'à travers les remous et peut-être les décombre d'une gigantesque révolution qui ne sera pa limitée aux dimensions d'un continent.

Ce qui est sûr, c'est que des continents nouveau dont le réveil coïncide, par une étrange fatalit historique, avec le déclin même de l'Occiden vont maintenant peser d'un poids déterminant su le développement de la grande famille humain Après avoir assimilé avec avidité tout ce que l monde blanc a pu leur enseigner en matière d secrets scientifiques et techniques, les voici pou le moins prêts à prendre leur place dans le con cert universel.

N'est pas du tout de nature à les décourager, l fait qu'on en soit pour l'instant à s'interroger su ce que sera le genre de vie des humains a xxie siècle. Dépassera-t-on une civilisation du tra vail ou une civilisation de la machine pour débou cher dans une civilisation de l'atome ? Peu leu importe de le savoir : ce qui les intéresse, c'es que, même sur le plan hautement mécanisé, il n' ait plus de monopole, c'est aussi que, par ailleur la construction d'un monde nouveau ne se fass pas sans le concours de tous.

Oui, amis noirs, vous avez mille fois raison d demander avec vos frères de race que le « mond de demain soit bâti par tous les hommes ».

Non pas que vos pays ne risquent pas, comm ceux qui les ont devancés, de voir s'effriter le formes de vie ou les traditions auxquelles il tenaient par-dessus tout. L'essentiel demeure qu loin de perdre leur âme, ils puissent l'insuffler un monde desséché et qui tourbillonne san prendre le temps de vivre, à un monde dans leque le christianisme lui-même a de la peine à fair passer son message et à y maintenir un ferment

Les noirs possèdent ce privilège de garder l vision cosmique d'un monde dans lequel l'homm n'est ni désincarné, ni abandonné à ses sens, n séparé de Dieu. Le christianisme les a trouvés e quête d'une vie plus pleine, recherchée à traver la communauté familiale ou par le jeu d'une sym bolique sacrée, dans une communion à la divinité Il leur apporte la révélation d'un Dieu qui ne s'es pas seulement fait connaître aux hommes, mai qui s'est incarné et, par là, offre à chacun so épanouissement personnel dans le Christ.

Pleinement réalisée dans la perspective chré tienne, la sensibilité religieuse de l'Afriqu demeure au cœur du dynamisme noir. Par-del cette sensibilité, ce qui domine, c'est l'unité har monieuse dont les civilisations africaines nou livrent le témoignage et grâce auquel elles pour raient réapprendre à un monde nouveau désax la véritable hiérarchie des valeurs.

L'Afrique noire, en effet, n'a pas seulement exporter des rythmes et des images, ou, du moins ceux-ci ne sont que la manifestation extérieur d'une vitalité qui est une.

En Afrique demeurée traditionnelle, non seule ment les techniques ne sont pas séparées de l'ar et de la religion, mais elles sont intégrées. Ou, du moins, la vie sociale qui s'appuie sur une philoso phie sacrée, logiquement motivée, intègre, en le mettant à leur place, tous les aspects de l'exis tence et se situe elle-même par rapport aux force de l'univers, l'homme demeurant, en tant que par ticipant, au centre d'une création tout entière animée.

Les civilisations négro-africaines évoluent à grands pas, nous l'avons vu. Cependant, le souffle qui les a inspirées demeure puissant et son action sur les réalités en gestation comme aussi son influence sur les générations qui montent von très loin.

L'Afrique peut donc répéter avec tranquillité mais avec assurance, qu'elle n'arrivera pas le

mains vides au rendez-vous des nations et des peuples. C'est une Afrique, il est vrai, en pleine évolution sinon en plein écartèlement, à la fois attentive au passé et tendue vers l'avenir, avide de techniques et demeurée paysanne, éprise de vie moderne et spontanément absorbée dans son patrimoine sacré, prête aux innovations sociales, mais fidèle aux concepts traditionnels.

Ce qui constitue la chance des négro-africains, c'est qu'ils se sont ouverts à l'Occident sans renier leur négritude. Toutes les valeurs d'humanité que contient leur culture, ils peuvent ainsi les présenter aux autres peuples. Là est, sans doute, devant l'histoire, la vocation de l'Afrique d'aujourd'hui.

⁂

L'Occident saura-t-il se prêter sans réserve au dialogue fraternel qui est en train de s'instituer avec les peuples de couleur ? Comprendra-t-il que sa suprématie d'autrefois laisse place désormais non pas au repliement mais à l'échange dans la dignité et la sympathie ?

Il pourrait pourtant se tenir pour très favorisé de n'être pas rejeté par tous ces peuples qui se sont trouvés assujettis et il devrait en profiter pour établir des ponts d'un nouveau genre entre les continents.

L'Occident chrétien singulièrement se voit obligé de reconnaître que le déferlement de l'idéologie communiste vers l'Ouest à partir de Moscou, au lendemain de la guerre, lui a laissé un miraculeux sursis.

Saura-t-il l'utiliser pour mettre son cœur et son esprit à la dimension des problèmes planétaires d'aujourd'hui ?

Saura-t-il en tirer avantage pour être présent à l'angoisse et à la recherche des hommes de partout ?

Saura-t-il fournir des haut-parleurs au cri d'alarme lancé par la dernière Encyclique sur l'Afrique et dont le sens profond est que, si les chrétiens manquaient une fois de plus à leur mission, l'Eglise perdrait infiniment plus que le monde noir ?

Que les chrétiens, du moins, sachent se mettre à l'écoute de l'Eglise. Qu'ils n'aient pas peur de faire écho à ses appels et de se mettre à l'unisson pour proclamer de tout cœur avec elle que « *le monde de demain doit être bâti par tous les hommes* ».

De la situation coloniale à l'indépendance

Schéma de l'intervention de M. le ministre Conombo, député de la Haute-Volta.

I. La conquête coloniale.

En ce qui concerne l'Afrique, l'ère de conquête par les Européens, commencée au XVIe siècle, s'est prolongée jusqu'au XIXe siècle ; elle a été une période de rivalité entre peuples colonisateurs : Anglais, Français, Belges, Allemands, Espagnols, Portugais, Hollandais, etc.

Que voulaient ces nations ? En gros :

1° Faire le troc et établir, par la suite, des comptoirs.

2° Satisfaire un certain goût de l'exotisme.

3° Installer et agrandir leur prestige.

Qu'était alors l'Afrique ? Un pays immensément grand, peu peuplé, où chaque tribu vivait, soit au sein d'organisations féodales soit dans une certaine anarchie. De toutes manières, les hommes, la plupart du temps, étaient soumis dans leurs sociétés à certaines règles de vie communautaire par quoi la famille et le clan se reconnaissaient ; elles honoraient les valeurs guerrières et morales. Le niveau de vie était certes très bas et la situation économique déficiente. Néanmoins, le pays, très grand et très varié, offrait des ressources naturelles considérables.

La rudesse des conditions de vie avaient fait de l'Africain un travailleur courageux dont le rendement cependant ne pouvait qu'être médiocre de par la rusticité des méthodes, de l'outillage et du manque de technique.

Le « rush » des nations sur l'Afrique ne se limita pas à la seule exploitation des richesses matérielles, puisqu'on en vint à la traite de l'homme par l'homme : la traite des esclaves connut, au début du XIXe siècle, son apogée. Elle ne devait cesser que sous la pression des campagnes lancées par les Lavigerie, etc.



MM. CONOMBO et AUJOULAT

II. Sous l'ère coloniale.

A la conquête brutale par les armes fit suite la domination organisée. Chaque nation conquérante voulut faire du territoire conquis sa chose. Le conquérant se réserva le rôle principal, le conquis ne jouant jamais qu'un rôle subalterne soit sur le terrain de l'administration générale, soit sur le terrain des entreprises économiques. Les droits de la personne humaine étaient, dans une large mesure, méconnus...

Cependant, une certaine œuvre d'éducation fit son chemin, et l'Africain prit de plus en plus conscience de sa personnalité...

De plus, les missionnaires pénétrèrent en Afrique. Et, sous l'influence de la religion, cette prise de conscience s'accentua...

C'est ainsi que peu à peu se fit jour une aspiration des Africains à gérer eux-mêmes leurs propres affaires...

La doctrine exprimée par l'Encyclique *Fidei Donum* et le Message de Noël 1955 viennent souligner la légitimité de ces désirs...

III. *L'heure de l'indépendance.*

L'heure de l'indépendance peut être objet de discussion, mais non l'indépendance elle-même...

Certes, de grands problèmes se trouvent posés, tant sur le plan économique que sur le plan des rapports politiques à établir entre les différents territoires. Mais pour être correctement résolus, ces problèmes doivent être traités en étroite collaboration avec les Africains eux-mêmes. L'homme colonisé, tant qu'on ne lui fera pas confiance sur ces différents points, aura le sentiment justifié d'être traité en pur *objet*...

L'expérience de semi-autonomie qui vient de commencer doit être l'occasion pour les responsables des différents territoires de prendre l'exacte mesure des problèmes posés et des solutions valables à y apporter...

IV. Le rôle des chrétiens et des croyants.

Par-dessus les questions proprement techniques des gouvernants, il reste aux chrétiens un rôle spirituel primordial à jouer.

L'Afrique noire est un monde multicolore en tout : en religion comme en politique ; mais l'avenir dépend dans une large mesure de l'attitude des chrétiens, il faut que les chrétiens agissent dans un sens dégagé des conquêtes purement matérielles, il faut qu'ils recherchent avec les autres croyants africains un lien de spiritualité pour la sauvegarde et la bonne gestion du bien commun. Un avertissement aux chrétiens, aux croyants, à tous les croyants d'Afrique, nous paraît à cet égard urgent. Les résultats seront ce que cette solidarité spirituelle décidera. Les chrétiens d'Europe ont aussi leur rôle à jouer, car il dépend d'eux que, en Afrique, puisse subsister l'essentiel, c'est-à-dire la foi en l'homme, donc la foi en Dieu. L'Eglise se doit donc d'organiser une élite avertie des problèmes locaux, élite polyvalente, non timide, soucieuse de progrès autant que les autres formations qui pourraient se prévaloir de la défense des intérêts des populations.

La position de l'Eglise et l'aspiration des peuples de couleur

Intervention du R. P. de Soras, S. J. (1)

M. le ministre Conombo vient de vous exposer quelle est actuellement l'aspiration des populations d'Afrique Noire à l'indépendance politique.

M. Rocha, à son tour, vous a dit quelle était la nécessité pour les chrétiens de prendre part active à la vie politique de leur pays.

I. — Les territoires africains sont en pleine évolution

Notez, d'ailleurs, que les statuts des territoires africains sont en pleine évolution. La France vient d'accorder, le 28 octobre 1956, au Togo oriental, le statut de République autonome et le 4 avril 1957, au Cameroun, celui d'un *Etat* sous tutelle, ayant son gouvernement propre. Par ailleurs, une loi du 23 juin 1956 a donné aux territoires d'Afrique Occidentale Française, à ceux d'Afrique Equatoriale Française et à ceux de Madagascar, un régime de semi-autonomie. Il se passe quelque chose de semblable dans les colonies anglaises. C'est ainsi qu'en mars dernier le Gold Coast est devenu l'Etat de Ghana et que le Nigeria doit, l'an prochain, accéder, lui aussi, au statut de Dominion dans le Commonwealth anglais.

Tout cela explique qu'au cours de ces dernières années, l'Eglise se soit montrée particulièrement attentive aux conditions politiques des pays situés en Afrique Noire. S. S. Pie XII, dans sa toute récente Encyclique *Fidei Donum*, a souligné cette sollicitude :

« La plupart des territoires d'Afrique Noire traversent une phase d'évolution sociale, économique et politique qui est de grande conséquence pour leur avenir... L'Eglise qui, au cours des siècles, vit déjà naître et grandir tant de nations ne peut qu'être particulièrement attentive aujourd'hui à l'accession de nouveaux peuples aux responsabilités de la vie politique. » (2)

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que ce soit principalement dans les *Déclarations de l'épiscopat africain* que se trouvent affirmées les positions actuelles de l'Eglise sur l'aspiration à l'indépendance manifestée par les peuples de couleur. Ce sont quelques passages de ces déclarations que je voudrais rapporter. Mais une remarque préalable s'impose si vous ne voulez pas être déçus par ces affirmations de la hiérarchie catholique.

II. — Ce n'est pas à l'Eglise à proposer des formes concrètes de gouvernement

Il ne faut pas, en effet, escompter trouver dans les déclarations épiscopales l'indication de systèmes techniques d'organisation politique et administrative, la formulation détaillée de statuts territoriaux destinés à régler la question coloniale. Une telle attente méconnaîtrait la manière dont habituellement, l'Eglise d'aujourd'hui entend accomplir sa mission à l'égard de la réalité politique.

Dans son message de Noël 1940, Pie XII a remarquablement défini le plan où se situent les jugements de l'Eglise en matière politique :

« Entre les différents systèmes liés aux temps dont ils dépendent, l'Eglise ne peut être appelée à adopter l'un plutôt que l'autre. Dans les limites de la loi divine qui vaut pour tous et dont l'autorité oblige non seulement les individus, mais les peuples, il y a un large champ et une liberté de mouvement pour les formes les plus variées de conceptions politiques. L'application pratique d'un système politique dépend, dans une certaine mesure souvent décisive, de circonstances et de causes qui, considérées en elles-mêmes, sont étrangères à la fin et à l'action de l'Eglise. Gardienne et maîtresse des principes de la foi et de la morale, son seul intérêt et son seul désir sont de transmettre à tous les peuples sans exception, avec des moyens éducatifs et religieux, la claire source du patrimoine et des *valeurs* de la vie chrétienne, afin que chaque peuple, dans la mesure qui correspond à ses particularités, use des doctrines et des motifs ethico-religieux du christianisme pour établir une

---

(1) Les sous-titres et les notes sont de notre rédaction.

(2) *D. C.*, n° 1251 du 12. 5. 1957, col. 583.

société humainement digne, spirituellement élevée, source de véritable bien-être. » (3)

De ces vues de la Papauté, déjà formulées d'ailleurs par Léon XIII et Pie XI, l'épiscopat africain s'est fait l'écho :

« L'Eglise n'est pas une puissance politique chargée de promouvoir une forme de gouvernement... Sur toutes les questions qui intéressent vitalement, à juste titre, les peuples d'Afrique Noire, l'Eglise a compétence, non pas directement une compétence technique..., mais une compétence faite de principes certains. »

On voit donc quelle est la visée de la hiérarchie quand elle parle ou écrit sur les problèmes de l'outre-mer : assurer en toute conjoncture le respect des valeurs d'ordre naturel ou surnaturel qui doivent inspirer les initiatives concrètes et techniques prises, sous leur responsabilité, par les hommes politiques en place en vue de faire face aux situations historiques données. En fait, cette ambition spirituelle de l'Eglise amène la hiérarchie tantôt à rappeler d'avance les principes directeurs dont doivent s'inspirer les aménagements éventuels des statuts territoriaux, tantôt à déclarer après coup que, à ses yeux, telle ou telle mesure, prise en matière politique ou administrative, respecte ou ne respecte pas suffisamment les valeurs d'ordre naturel ou surnaturel qui étaient en cause.

D'aucuns seront peut-être tentés de trouver que, en apportant ainsi seulement une doctrine, des jugements de valeur, une inspiration spirituelle, sans aucunement dicter les moyens techniques de les faire correctement passer dans les faits, l'Eglise apporte bien peu. Mais c'est une tentation spécieuse, que Pie XII a lui-même dénoncée dans son dernier message de Noël, en rappelant que la crise de notre temps n'est pas une crise d'efficacité technique, mais plus profondément une crise de rectitude doctrinale et spirituelle.

III. — Quelques prises de position des évêques d'Afrique

Ceci étant, le premier jugement de valeur que l'Eglise a été amenée, en ces dernières années, à porter, concerne l'aspiration à l'indépendance des peuples naguère colonisés. Oui ou non, une telle aspiration est-elle légitime ? En d'autres termes, l'indépendance est-elle une vraie valeur ? Sur ce point l'épiscopat africain s'est montré unanimement affirmatif.

C'est ainsi que les évêques de Madagascar ont, les premiers, formulé ce jugement : « Nous reconnaissons la légitimité de l'aspiration à l'indépendance comme aussi de tout effort pour y parvenir... L'Eglise souhaite ardemment que les hommes comme les peuples... assument toujours davantage leurs responsabilités — la grandeur de l'homme vient de ce qu'il est libre et responsable — et la liberté politique est l'une de ces libertés et de ses responsabilités fondamentales. Ne pas en jouir prouve une évolution inachevée et ne peut être que temporaire. » (Déclaration des évêques de Madagascar, 1953.) (4)

S. Exc. Mgr Claude Rolland qui, en 1953, n'occupait point encore le siège épiscopal d'Antsirabé, n'a donc fait que s'accorder avec ses collègues de l'épiscopat malgache quand il a récemment déclaré :

« Vous avez le droit et le devoir d'aimer votre pays, de désirer et de promouvoir son indépendance. Ce droit et ce devoir sont inscrits dans le cœur de tous les hommes et nul ne peut vous le dénier. Ce droit naturel vous est reconnu par l'Eglise... » (Mgr Rolland, Noël 1956.) (5)

C'est le même jugement de valeur que, peu après les évêques malgaches, portaient les évêques de l'A. O. F. et du Togo :

« Quant au mouvement général qui remue l'Afrique d'aujourd'hui... l'Eglise se réjouit de ce mouvement comme d'un signe de progrès. Toute promotion authentique de l'homme est sa promotion parmi les hommes. » (Déclaration des évêques d'A. O. F. et du Togo, 24 avril 1955.) (6)

Ils reprenaient d'ailleurs ainsi, presque terme pour terme, une affirmation des évêques du Tanganyka :

« Les Africains commencent à se voir maintenant, eux et les autres, plus clairement dans la lumière de la Révélation et ils prennent de plus en plus conscience de leur dignité d'homme. Et spécialement ceux qui ont eu l'avantage de l'éducation demandent, avec une insistance de plus en plus pressante, de prendre une part active dans le développement et la direction de leur pays. Personne plus que l'Eglise ne se réjouit de cette promotion du Tanganyka. » (Déclaration des évêques du Tanganyka, 11 juillet 1953.)

Dans leur lettre pascale toute récente (Pâques 1957), les évêques de Côte-d'Ivoire se référaient expressément à de tels propos pour rappeler, à leur tour et une fois de plus, la position du catholicisme :

« Dans le domaine politique, vous aspirez à l'autonomie, qui fera de vous les gérants directs de vos propres affaires. Cette aspiration est légitime... Quelles que soient les formules proposées pour résoudre ce problème et dont nous n'avons pas à approuver la valeur (technique), nous devons rappeler : d'abord que ce problème existe ; qu'il est à étudier et à résoudre en saine justice, sans dérobades et atermoiements, — ensuite que tous les peuples appelés à aborder cette étude et à trouver cette solution, s'ils ne doivent pas s'étonner de rencontrer l'obstacle des intérêts et des passions, ne doivent pas non plus se laisser vaincre par cet obstacle. » (Lettre pastorale des évêques de Côte-d'Ivoire.) (7)

Ce disant, les évêques d'Afrique ne faisaient que préluder au rappel que Pie XII vient de faire, dans l'Encyclique *Fidei Donum*, de l'enseignement qu'il avait lui-même donné dans son message de Noël 1955 :

« Qu'une liberté juste et progressive ne soit pas refusée à ces peuples qui y aspirent et qu'on n'y mette pas obstacle. » (8)

IV. — Une liberté progressive

Il est vrai, pourtant, que l'Eglise ne saurait méconnaître une donnée que les plus clairvoyants des Africains voient bien eux-mêmes. La situation ethnique, linguistique, économique de l'Afrique pose actuellement de gigantesques problèmes : les aménagements réclamés par la condition générale des territoires africains supposent l'existence sur

(3) *D. C.*, n° 973 du 15. 9. 1946, col. 1046.
(4) *D. C.*, n° 1174 du 30 mai 1954, col. 695.

(5) *D. C.*, n° 1244 du 3. 2. 1957, col. 159.
(6) *D. C.*, n° 1200 du 29. 5. 1955, col. 670.
(7) *D. C.*, n° 1258 du 18. 8. 1957, col. 1062.
(8) *D. C.*, n° 1216 du 8. 1. 1956, col. 19.

place d'un corps de techniciens ; ils supposent des investissements et des crédits ; il faut éviter de retomber dans les rivalités tribales et raciales qui menacent toujours de renaître dans les pays dont la composition ethnique est complexe et dont le tracé des frontières ne répond souvent à aucune logique ; si l'on veut que se crée, en chaque territoire, une « âme commune » qui, seule, permet l'édification d'une véritable nation, il faut qu'un effort culturel et scolaire soit développé à grande échelle...

Autant dire que ce serait un désastre pour les peuples d'Afrique si les liens que l'histoire a noués entre eux et les métropoles étaient brutalement rompus, sans que des liaisons, sous des formes nouvelles, aient eu le temps de prendre consistance.

Aussi, tous les documents de l'Episcopat africain, sans avoir à préciser les étapes et les échéances, insistent sur la nécessité d'observer une certaine gradation dans les transformations. Ils font écho ainsi à la pensée de Pie XII. Dans le passage que j'ai cité de l'Encyclique *Fidei Donum,* le Pape demande qu'on ne refuse pas aux peuples africains une liberté « progressive ».

V. — Le rôle du laïcat indigène chrétien

Au demeurant, l'Eglise insiste pour qu'un laïcat indigène chrétien, spirituellement formé et disposant d'une compétence technique véritable, ait la volonté d'assumer ses responsabilités dans tous les secteurs d'action temporelle (politique, sociale, syndicale, administrative, familiale) que l'émancipation remettra progressivement entre les mains des Autochtones.

Je vous citerai simplement quelques lignes de la lettre pastorale des évêques de la Côte-d'Ivoire :

« Maintenant, avec les diverses mesures de décentralisation administrative, d'africanisation des cadres et de création de communes libres, le pays va avoir besoin d'un nombre de plus en plus important de citoyens dévoués au bien public. Il importe que les chrétiens figurent parmi les meilleurs de ces ouvriers. » (9)

⁂

Ainsi, vous le voyez, l'Eglise, bien loin de contrecarrer l'aspiration des peuples de couleur à l'indépendance, l'approuve expressément et cherche à l'animer et à l'équilibrer par des lumières puisées au cœur même de l'Evangile.

Un vrai dialogue est-il possible entre Blancs et Noirs ?

Propos d'un jeune Noir à l'adresse des jeunes Blancs et Noirs (*)

« L'Etranger, mon frère ». Thème proposé à notre réflexion.

Dans toute son ampleur, cela signifie aussi pour les blancs : « L'Etranger noir est mon frère », et pour nous autres noirs : « L'Etranger blanc est mon frère. »

Mais avant que deux *étrangers* ne passent des relations de simple courtoisie au stade de la fraternité, un vrai dialogue doit s'engager. Ceci est vrai sur le plan individuel comme sur le plan international.

Et la question se pose : « Un vrai dialogue est-il possible entre Blancs et Noirs ? »

La réponse dépend surtout de nous, jeunes d'aujourd'hui, Blancs et Noirs, hommes mûrs de demain et futurs responsables de nos pays. Ce que j'exposerai ne voudrait être qu'une invitation à réfléchir sur le problème.

Les difficultés du dialogue

Certains Blancs, comme certains Noirs, estiment que ce dialogue est impossible.

Du côté des Blancs, certains considèrent le Noir sinon comme un être congénitalement inférieur, du moins comme une personne trop peu évoluée pour être un interlocuteur valable. D'autres se désintéressent de la question, même quand ils doivent vivre dans un pays noir.

De notre côté, certains estiment que les Blancs ont un complexe de supériorité tel qu'il est impossible d'engager un dialogue avec eux. D'autres déclarent ouvertement que le Blanc est l'ennemi qu'on chasserait le plus tôt possible si on était plus fort. Penser à un dialogue ce serait trahir.

A l'extrême opposé, certains Blancs comme certains Noirs semblent engager un dialogue. En fait, ils le rendent impossible par leur attitude.

Des Blancs, pour des raisons très diverses allant de la démagogie la plus vulgaire à une forme de charité chrétienne qui manque de vérité, sont *pour* les Noirs et *avec* les Noirs, envers et contre tout, et sur toute la ligne. Selon eux, dans les luttes actuelles, les Blancs ont nécessairement tort parce que dominateurs, colonisateurs ; les Noirs ont nécessairement raison parce que colonisés, opprimés. Ces Blancs sont pour les Noirs contre les Blancs : ils sont bien reçus par les Noirs.

Par une voie toute diverse, certains Noirs se sont rendus Blancs. Pour eux, dans les frictions actuelles, le point de vue des Blancs est le seul valable, car plus logique, plus réaliste ; ils estiment que leurs compatriotes sont encore un peuple trop jeune pour comprendre les problèmes internationaux si complexes. Ceux-là se sont rendus incapables de comprendre les véritables aspirations des Noirs. Ils sont pour les Blancs contre les Noirs : ils sont bien reçus par les Blancs.

Et c'est ainsi que deux blocs opposés se forment : Blancs et Noirs pour les Noirs, Blancs et Noirs pour les Blancs. Entre ces deux groupes, le dialogue n'est pas possible, et à l'intérieur de chaque groupe, le dialogue n'existe pas non plus, car le dialogue n'est pas un échange de paroles entre deux personnes qui se disent la même chose de la même manière et sans jamais se contrarier.

Mais à côté de ceux qui estiment le dialogue impossible et de ceux qui le rendent impossible, il y a la majorité de ceux qui, sans doute, trouvent le problème difficile, mais ne se découragent pas pour autant et cherchent à le résoudre. Seulement ils ne savent comment engager le dialogue. Et engager le dialogue sur le plan international signifie d'abord faire comprendre sereinement son point de vue à l'interlocuteur, par les journaux, les livres, la radio, les conférences, les contacts individuels ; chercher à comprendre le point de vue

---

(9) *D. C., loc. cit.,* col. 1061.
(*) Les sous-titres sont de notre rédaction.

de l'interlocuteur ; puis pacifiquement engager la discussion, même sur les questions brûlantes, même en politique ; cela signifie ensuite et surtout, travailler l'opinion de ses compatriotes pour les ouvrir à la compréhension des « étrangers », toujours par les journaux, les livres, la radio, les conférences, et demain pour les jeunes laïques, par des interventions politiques directes ou indirectes. En cela, éviter l'intransigeance, tout en ne sacrifiant rien de la vérité.

Et c'est ici que le drame se situe.

Des deux côtés, beaucoup de bonne volonté, mais en même temps, que de préjugés et de malentendus ! On exagère, par exemple, la signification d'un geste malheureux échappé à l'autre, on commente à l'infini un article de journal mal renseigné, on se plaît à mettre en relief les petits côtés de l'autre, on range parmi les extrémistes ceux qui osent s'exprimer avec franchise, mais qui sont trahis par les expressions d'une langue qui n'est pas la leur. Le plus navrant, c'est que des deux côtés on est plein de bonne foi et de bonnes intentions : la vraie mauvaise foi n'étant pas si fréquente.

Nous pouvons illustrer la situation en imaginant que les Noirs sont d'un côté d'une rivière, les Blancs de l'autre ; à l'endroit où ils se trouvent, la rivière est coupée de rapides et le bruit de l'eau assourdissant. C'est dans ces conditions qu'ils engagent des pourparlers importants sur des questions où leurs intérêts sont divergents. Et il n'y a pas de pont.

Ce n'est ni aux Noirs seuls, ni aux Blancs seuls à le construire. Chacun doit y collaborer.

Les éléments de solution

Voici quels pourraient être les éléments de solution à apporter par chaque interlocuteur, éléments sous forme de principes généraux qu'il faut rendre plus concrets par des réflexions ultérieures.

De la part des Noirs d'abord.

Un vrai dialogue est nécessaire. Oui, car dans l'histoire, il y a des processus irréversibles. Blancs et Noirs ont été mis en contact dans les circonstances que nous connaissons tous. A l'avenir, ils consentiront à s'entendre comme des frères, ou ils en viendront à s'entre-tuer comme des ennemis ; ou encore ils seront obligés de vivre ensemble sans s'aimer, sans même pouvoir se supporter, et l'on devine aisément quelle vie d'enfer ce sera. Mais qu'ils rompent toute relation pour se séparer à jamais, c'est là une solution impossible. Le dialogue est donc nécessaire sous peine d'en arriver à s'affronter comme des ennemis.

Le dialogue suppose la sincérité. Nous serons sincères. Mais il faut croire aussi en la sincérité de l'interlocuteur, même si jusqu'à présent il nous a trompés — ce qu'il ne faut pas dire sans avoir des faits précis et exacts, sous peine de manquer à la vérité, — même si certains (fût-ce un gouvernement) continuent à abuser de notre confiance, et cela non plus il ne faut pas l'affirmer avec légèreté, car c'est ainsi qu'on fait éclater les guerres. Si au mensonge et à l'insincérité, nous opposons le mensonge, nous travaillons au malheur de tous. Si au mensonge et à l'insincérité, nous opposons une sincérité lucide, la justice est de notre côté et nous serons puissants. Tôt ou tard, la vérité reprendra ses droits.

Tout ceci suppose que nous ne reprenons pas à notre compte les slogans qui caractérisent les Blancs comme des ennemis, des exploiteurs, des personnes tellement imbues de leur supériorité qu'il leur est congénitalement impossible de changer. Du moins convient-il aux jeunes de ne pas accepter une vue aussi pessimiste sur les hommes.

Dialogue suppose sincérité, mais sincérité n'implique pas brutalité dans les expressions. Certes, devant certains faits précis, passés ou récents, on contiendra avec peine son indignation. Mais tout en faisant valoir nos droits, faisons preuve de patience et de cette maîtrise de soi qui est propre à notre race. Notre réaction acquerra ainsi plus de force sans causer par ailleurs des dommages parfois plus graves que le mal lui-même.

Et maintenant de la part des jeunes Blancs.

A ceux qui seraient portés à l'extrémisme, nous dirions : « Si vous voulez vraiment défendre la cause des Noirs, ne faites pas de démagogie ; n'utilisez pas des formules qui soulèvent les applaudissements, électrisent les foules, mais qui agissent comme des explosifs : cela détruit. »

Nous pourrions crier comme vous, et plus fort que vous : « A bas le colonialisme ! Traitez les Noirs comme des personnes humaines ! Assez du complexe de supériorité des Blancs ! Justice aux peuples noirs opprimés ! » Il faut proclamer tout cela, mais surtout il faut agir effectivement pour résoudre le problème dans la vérité et la charité. Nous vous dirions donc : « Moins de cris et plus d'action ! Si vous le pouvez, venez dans nos pays nous aider, venez chez nous comme si vous alliez chercher du travail en Amérique du Nord ou dans un autre pays blanc, c'est-à-dire sans aucun complexe de supériorité. Si vous ne pouvez venir, aidez efficacement les étudiants noirs qui fréquentent vos Universités ou vos collèges ; aidez-nous et de façon désintéressée, non pour servir telle ou telle idéologie politique. »

Mais il y a d'autres jeunes Blancs d'une toute autre catégorie. Ils sont plus ou moins comme cet étudiant dont je tais la nationalité. Celui-ci ne veut jamais serrer la main à un Noir ; si d'aventure il lui arrive de le faire, aussitôt il va se laver les mains. Aux jeunes Blancs qui en seraient encore là, nous ne pouvons que souhaiter de reconnaître un jour l'injustice et l'absurdité de leur attitude, puis de ne pas transmettre cette maladie à leurs enfants.

Aux autres jeunes qui ne penchent vers l'extrémisme ni d'un côté ni d'un autre, nous dirions : « Ayez assez de personnalité pour ne pas vous laisser influencer par les préjugés qui peuvent avoir cours autour de vous. Les circonstances ont mis vos prédécesseurs dans la quasi-impossibilité de ne pas entretenir certains préjugés. Que leur influence ne vous enlève pas votre objectivité, ni votre capacité d'apprécier sainement les situations. »

Enfin, à tous les Blancs de notre âge, nous dirions : « Sachez que les Noirs ont aussi des valeurs spirituelles que vous ne soupçonnez peut-être même pas, et qui pourtant non seulement peuvent commander votre respect, mais vous feront réaliser que la civilisation des Blancs n'est pas nécessairement la plus grande dans tous les domaines. »

Dialogue et colonialisme

Ce dialogue entre Blancs et Noirs, à l'heure actuelle, est très difficile, à cause du « colonialisme ». Si j'évite d'en parler, parce que le sujet est brûlant », je manquerai de sincérité et de courage.

D'abord je distingue colonisation et colonialisme, pour des raisons qu'il serait trop long d'expliquer et qui débordent notre sujet.

Le colonialisme persiste sous une forme ou sous une autre et il signifie rapport de « dominateur » à « dominé ». Or le dialogue est essentiellement un échange entre deux personnes qui se considèrent sincèrement comme des égales sous le rapport de la valeur humaine fondamentale. C'est ainsi que le dialogue est possible entre père et fils, chef et subordonné, professeur et élève, mais jamais entre « dominateur » et « dominé », « occupant » et « occupé », « maître et esclave ».

Faut-il désespérer de la possibilité du dialogue entre Blancs et Noirs ou faudrait-il attendre que le colonialisme soit à jamais liquidé pour entamer le dialogue ? Mais le dialogue est justement nécessaire pour résoudre le problème colonial autrement que par les coups de canon ou par une guerre inexpiable ! Nous trouvons-nous donc dans un cercle vicieux ? « Le dialogue est impossible à cause du colonialisme, et la solution pacifique du colonialisme est impossible faute de dialogue ? »

Commençons par éliminer certains points de vue qui mènent au cercle vicieux. Si les Blancs, par exemple, ne cessent de nous répéter : « Voyez ce que nous vous avons fait : école, hôpital, route, exploitation économique... », nous avons une litanie aussi longue de justes récriminations à réciter, et le dialogue ne sera pas possible. Si, de notre côté, nous crions toujours : « Le colonialisme, c'est le vol, c'est le mépris de la personne humaine, c'est l'anéantissement de la valeur originale d'un peuple, c'est le massacre lent mais systématique »..., ces formules, malgré la part de vérité qu'elles contiennent, feront l'effet de toute généralisation : celui auquel on les adresse, au lieu d'avouer ses torts, durcit sa position. Les Blancs rejettent en bloc ce que nous disons en bloc ; ils fermeront les yeux sur le bilan négatif du colonialisme. Et nous voici bien loin du dialogue.

Il serait peut-être plus sage et plus constructif de dire avec réalisme : « Le passé, c'est le passé. Tout ce que nous en dirons ne changera ni le mal ni le bien objectivement fait. Aux historiens Blancs et Noirs à établir le bilan de ce fait historique. Ne revenons donc sur le passé que pour mettre en lumière la vérité, quand c'est nécessaire, et non pour satisfaire notre rancœur. Ce serait le prix du dialogue. Le colonialisme doit disparaître non seulement du vocabulaire, mais de la réalité. Oui. Mais la coopération entre Blancs et Noirs doit continuer non plus entre dominateurs et dominés, mais entre des personnes humaines qui ont des qualités et des valeurs complémentaires. Et pour cette coopération, chacun de son côté fera effort dans la sincérité et la charité. »

Suis-je en train de rêver tout haut ou de chercher à concilier les inconciliables ? Un vrai dialogue entre Blancs et Noirs est-il possible ? Maintenant à chacun de répondre en chrétien responsable.

Mais la réalisation du vrai dialogue dépend surtout de nous, jeunes d'aujourd'hui. Si nous cherchons à tout résoudre dans la vérité et la charité, nous sommes sûrs d'être dans la bonne voie et nous pouvons compter sur l'aide de Celui dont le commandement le plus cher est que « nous nous aimions comme il nous a aimés... que nous soyons Blancs ou Noirs ».

F. Rémy Ralibera, S. J., Malgache.
étudiant en théologie à l'Université grégorienne.

Les conclusions du Congrès

Le Mouvement *Pax Christi,* créé pour offrir à des peuples voisins, naguère séparés ou ennemis, le rapprochement et la communauté que peut donner la fraternité dans le Christ, a pris conscience que nos frères étrangers habitent d'autres continents que l'Europe.

C'est l'Asie et c'est l'Afrique qui se sont imposées à la conscience des chrétiens d'Europe et qui d'emblée ont manifesté leur présence au sein de notre Mouvement. Avec elles, nous avons mieux pris conscience de la catholicité de l'Eglise et de ses préoccupations universelles étendues aux dimensions mêmes du monde.

***

Face à un monde occidental qui serait tenté de s'abandonner à un complexe de défaitisme, *Pax Christi* se contente d'opposer un examen de conscience lucide : Bandoeng marque le réveil des peuples de couleur. Ceux-ci sont affamés de culture, de justice et d'amour autant que de liberté.

Il appartient aux chrétiens de promouvoir le passage pacifique des affrontements d'aujourd'hui à une communauté intercontinentale de tous les peuples qui seront désormais rassemblés dans l'égalité et dans la dignité.

***

Par-delà les chocs politiques, les affrontements culturels ou les convergences techniques, *Pax Christi* affirme la nécessité pour les peuples de couleur de promouvoir leur essor sans être condamnés à subir le joug d'un marxisme dissolvant. Encore faut-il que les chrétiens d'Europe soient prêts à dépasser les concepts révolus de racisme, de colonialisme ou de paternalisme en vue de retrouver des hommes, leurs frères, membres comme eux de la grande famille humaine, fils d'un même Dieu et destinés à se rassembler dans le Christ.

***

Pour préparer cette communion totale entre les hommes de toutes couleurs, *Pax Christi* suggère le développement et l'extension de toutes les formes d'échanges internationaux et interraciaux. Il est prêt à favoriser par tous les moyens les contacts qui peuvent avoir pour résultat d'établir des ponts entre les hommes de tous les continents. Le Mouvement s'attachera, en particulier, à développer les rapports avec les étudiants et les travailleurs de couleur.

***

Pax Christi rend hommage aux efforts déployés dans le passé et poursuivis actuellement par de valeureux missionnaires de toutes Congrégations,

en vue de porter l'Evangile aux peuples de couleur. Le Mouvement se réjouit particulièrement de voir se multiplier, notamment en Asie et en Afrique, des Eglises locales, pourvues par le Saint-Siège d'une hiérarchie autochtone.

Pax Christi souhaite que ces Eglises puissent trouver parmi les laïcs autochtones des auxiliaires nombreux auxquels un laïcat, soigneusement préparé dans les vieilles chrétientés, pourra apporter un concours fraternel et désintéressé.

Rapport doctrinal de S. Exc. Mgr Lefebvre, archevêque de Bourges, à l'Assemblée plénière de l'Épiscopat français (suite) (1)

LE MYSTÈRE DE L'ÉGLISE

L'Eglise est née de Jésus-Christ et de son sacrifice sur la croix. Elle est la Cité de Dieu en marche vers le ciel

L'Eglise est un mystère. Elle est même pour nous, peut-on dire, le lieu de tous les mystères, car le Verbe fait chair, continuant de vivre en Elle et l'animant de son Esprit, ne cesse de travailler, en Elle et par Elle, à la sanctification des hommes et du monde, pour la gloire du Père.

En prenant notre nature humaine, Jésus a voulu tout d'abord récapituler en Lui la création tout entière, pour faire monter vers le Souverain Maître, à qui est due toute gloire, un hommage parfait et universel d'adoration et d'amour. Mais la gloire d'un Dieu d'amour est, en premier lieu, le rayonnement de sa charité et de sa miséricorde. S'il s'est fait homme, c'est pour nous rendre participants de sa nature divine et nous restituer la grâce surnaturelle dont nous étions privés par le péché de notre premier père. C'est aussi pour guérir la blessure faite à notre nature par le péché originel et nous rendre possible un équilibre humain qu'on ne peut retrouver qu'en Lui. S'il a vécu parmi nous, c'est pour accomplir ce grand œuvre. En obéissant à son Père jusqu'à la mort, et la mort de la croix, il réparait la désobéissance par laquelle la mort est entrée en ce monde ; Il nous apprenait à dompter les inclinations dangereuses de notre nature pour vivre en enfants de Dieu ; Il donnait à son Père et à ses frères le plus haut témoignage de son immense charité ; Il rendait à Dieu l'hommage parfait auquel Il a droit.

L'Eglise est le Corps du Christ. Elle le continue sur terre. Animée dans sa hiérarchie et ses membres par son Chef invisible, Jésus-Christ, Elle continue sans relâche son œuvre. Elle lui engendre en elle-même de nouveaux membres, par le baptême et la prédication de l'Evangile. Ces membres, elle les sanctifie ; elle guérit les plaies de leurs péchés ; elle les aide à trouver, dans la participation au sacrifice du Sauveur, la force de lui prouver leur amour en crucifiant en eux-mêmes les tendances mauvaises ; elle les invite à mourir à eux-mêmes pour vivre de Lui, afin de glorifier, en Lui, le Père qui est aux cieux.

Telle est l'œuvre propre de l'Eglise. C'est l'œuvre même de Jésus-Christ. Aussi sainte Jeanne d'Arc résumait-elle notre foi avec profondeur lorsqu'elle disait à ses juges : « De Jésus-Christ et de l'Eglise, il m'est avis que c'est tout un et qu'il n'en faut pas faire difficulté. »

Pour avoir le sens de l'Eglise, il faut avoir le sens de Dieu

Mais précisément, parce que l'Eglise est divine en son origine, sa vie et son action, il faut, pour la comprendre, avoir le sens de Dieu. Parce qu'elle est Jésus continué parmi nous, il faut croire en Lui si l'on veut vraiment croire en elle. Or, parmi nos contemporains, même parmi ceux qui se disent chrétiens, il en est qui ont perdu le sens de Dieu et dont la foi est hésitante. C'est là l'explication la plus sûre de toutes les déviations que nous avons à déplorer.

Gardons-nous de tout pessimisme. Plusieurs évêques font remarquer que, grâce au renouveau liturgique, une élite a véritablement découvert le sens de Dieu, des mystères de l'Eglise, de ses sacrements, de sa prière d'adoration et de louange. Il reste néanmoins que, chez de nombreux chrétiens, parfois très cultivés, voire chez quelques prêtres pleins de zèle, le sens de Dieu s'est affaibli.

Comme le remarquait déjà le cardinal Suhard, dans sa lettre pastorale de 1948 : « Insensiblement, par une contagion assez compréhensible, les grands systèmes philosophiques et les grands courants humains du monde moderne, où plongent nos intelligences et nos sensibilités, pénètrent les assises même de notre foi, et à chaque moment, le sens de l'homme tend à se substituer en nous au sens de Dieu. »

Un évêque écrit à ce sujet : « Ce qui semble le plus grave, c'est la perte du véritable sens de Dieu. Certains chrétiens en ont pris conscience d'une façon fort humiliante dans leurs contacts avec les musulmans. » Un autre d'entre nous fait cette remarque : « Dieu n'est plus le Dieu vivant, Il n'est plus le Père qui nous aime comme des enfants ; pour beaucoup même Il ne semble plus être le Tout-Puissant, le Créateur dont nous avons besoin à chaque instant, non seulement dans l'ordre surnaturel, mais pour l'exercice de notre activité humaine. » Un troisième évêque nous dit : « La souveraineté absolue, l'autorité et les droits de Dieu sur la créature ; la première fin de l'homme, qui est la gloire de Dieu à procurer ; la paternité de Dieu et ses conséquences en ce qui nous concerne : ces notions fondamentales commandent peu, aujourd'hui, les attitudes de nombre de chrétiens. Ils ne considèrent Dieu qu'à leur service. Des chrétiens, et même des prêtres, sont allés jusqu'à dire que l'homme devait garder « sa dignité devant Dieu ». Ils réprouvaient l'agenouillement dans la prière, y voyant comme une marque de servitude.

Ce dernier trait est, évidemment, exceptionnel, mais que de telles prises de position soient pos-

(1) Avec autorisation des éditions Tardy. Tous droits réservés.

sibles sans que leurs auteurs encourent immédiatement la réprobation, et même le ridicule, cela suffit à montrer que, dans notre monde matérialisé, le sens de Dieu s'est beaucoup atténué, même en des âmes sacerdotales et religieuses. Le souci de l'homme domine celui de Dieu. L'effort individuel pour s'ouvrir à la grâce, s'unir à Dieu, louer Dieu, apparaît comme de médiocre importance. Cependant, si c'est une erreur de vouloir se sauver sans avoir souci du prochain, c'en est une autre, aussi grave, de vouloir sauver le prochain sans avoir le souci de son salut personnel. En dehors de l'administration des sacrements, nous ne pouvons être les instruments de la grâce que dans la mesure où nous sommes unis, de cœur et d'âme, à son auteur. Il est périlleux de se désintéresser plus ou moins de son propre salut, sous prétexte de mieux s'inquiéter du salut des autres, surtout si celui-ci est envisagé, avant tout, sous l'angle temporel.

Il faut avoir le sens du péché, spécialement du péché originel

On aperçoit aisément les conséquences qu'entraîne la perte ou la diminution du sens de Dieu : une atténuation considérable, si ce n'est une disparition complète, du véritable sens du péché ; la préoccupation de l'humain, au point de tout lui subordonner, y compris les valeurs divines ; l'importance exclusive, donnée sur tous les plans, aux techniques, dont l'efficacité surclasse celle des moyens surnaturels. Comme le dit l'un des membres de cette assemblée : « La perte, ou, tout au moins, la diminution du sens du péché, si répandue à l'heure actuelle, est elle-même une conséquence de la perte du sens du Dieu. Assurément, les chrétiens ne vont pas jusqu'à mettre en doute l'existence de Dieu et son autorité, mais, pratiquement, ils ne lui font guère de place dans leur vie. On le relègue dans un ciel lointain, on admet le futur rendez-vous du jugement, mais, en attendant, on prétend bien mener sa vie sans qu'Il ait à y voir de très près. Ainsi s'estompe la notion du péché. » Un autre évêque remarque : « Le sens du péché s'est atténué dans la mesure même où s'est dilué le sens de Dieu. La vraie notion de péché, dans sa nature et dans ses conséquences, n'impressionne plus. La conscience ne réagit guère, ni avant, ni après... » « Nous savons à quel point s'est oblitéré le concept du péché personnel, ajoute un de nos collègues, et combien la substitution, plus ou moins explicite, du péché collectif et de la responsabilité collective a favorisé cette erreur. A ce sujet, il faut bien le constater, le langage de quelques revues est parfois équivoque. »

« Si certains auteurs gardent le terme de péché originel, écrit l'un d'entre nous, ils s'écartent de la notion clairement définie par le Concile de Trente, quand ils ne le ramènent pas à un certain état primitif de l'humanité. L'exégèse exclusivement symbolique des trois premiers chapitres de la Genèse et une exégèse subtile du Concile de Trente, mettent en question le lien de dépendance qui existe entre le péché originel et la Mort... La pensée de la vie éternelle subit le même sort que le sens de Dieu ou le sens du péché. Bien des fidèles n'aiment guère que l'éternité soit évoquée ; ils trouvent, chez certains prédicateurs, une sorte de complicité du silence. Des chrétiens, fidèles à l'assistance à la messe, n'hésitent pas à nier l'enseignement de l'Eglise sur l'enfer. » Ajoutons cette autre remarque : « Certes, le sens du péché, le matérialisme ambiant le récuse. Mais une vue évolutionniste du monde et de l'histoire humaine a peine à le situer, spécialement le péché originel. Dans cette perspective, le sens de la Rédemption est souvent atteint. »

D'ailleurs, ce n'est pas seulement par l'affaiblissement du sens de Dieu que la notion de péché est atteinte. L'abus des données de la psychanalyse contribue, lui aussi, à l'atténuer. Il arrive, en effet, que l'on attribue trop facilement à la maladie, aux troubles mentaux, à des manies involontaires, à des pulsions incoercibles, certaines attitudes ou certains actes dans lesquels la responsabilité d'un sujet normal reste engagée.

Tandis que la responsabilité individuelle devient ainsi plus indécise, la notion de péché collectif tend à se substituer à l'idée de péché personnel. « Pour certains de nos contemporains, écrit un évêque, le péché du monde, c'est-à-dire l'injustice envers l'homme, a remplacé le péché, offense à Dieu. On efface ce péché du monde par la lutte temporelle ; le sacrement de pénitence n'a rien à y faire. Quant à la Rédemption du Christ, elle est considérée comme un mystère mineur ; le grand mystère, plus encore que la Trinité, c'est l'Incarnation, vidé de sa substance divine et réduit à la présence du chrétien parmi les autres hommes. »

Ne faut-il pas voir, dans l'usage immodéré qui est fait aujourd'hui du terme d'incarnation, l'indice qu'on ne croit plus assez à la transcendance de l'Incarnation ?

Le véritable humanisme est orienté vers Dieu et ouvert à la grace

Les constatations que nous venons de faire sont importantes. Elles nous montrent, en effet, qu'un humanisme découronné de tout surnaturel guette aujourd'hui les chrétiens.

Peut-être objectera-t-on que ce n'est pas un humanisme athée, puisque Dieu n'en sera pas absent. Mais ce Dieu qui n'a pas, dans notre vie, la place unique à laquelle il a droit, ce Dieu dépouillé de ses prérogatives essentielles, ce Dieu devenu serviteur de l'homme, sera-t-il encore le vrai Dieu, le Dieu vivant ? Ne sera-t-il pas devenu une idole ?

Qu'on y prenne garde ! Un humanisme où Dieu n'est pas à sa vraie place est bien proche de l'humanisme athée. Il sera plein d'indulgence pour celui-ci et se défendra mal de la séduction qu'il exerce. Ses adeptes risqueront souvent de glisser vers le progressisme, sinon vers le marxisme déclaré. Des chrétiens se sont engagés, plus ou moins consciemment, sur cette pente et, pour avoir abandonné les perspectives surnaturelles, se sont enfermés dans un humanisme étriqué.

« C'est l'homme qui a pris la place de Dieu, écrit un des membres de cette assemblée. La religion est acceptée dans la mesure où elle apporte quelque chose à l'homme pour son épanouissement et son bonheur terrestre. C'est l'homme qui est le maître de la terre. C'est l'homme qui se fait lui-même, par son action qui édifie toutes choses, aussi bien au point de vue terrestre qu'au point de vue de l'apostolat. Ces déviations existent parfois chez des chrétiens qui ont subi, à leur insu l'influence de l'humanisme athée. Il ne suffit pas de reconnaître l'existence de Dieu, il faut l'accepter comme Dieu. »

De nombreux membres de cette assemblée signalent qu'il existe, à l'heure actuelle, une « véritable idolâtrie de l'épanouissement » ; qu'on nous

comprenne bien : nous ne prétendons pas qu'il soit nécessairement mauvais de chercher l'épanouissement de la nature humaine, l'accroissement de la vie donnée par Dieu et bénie par lui. Ce que nous refusons, c'est cet épanouissement cherché pour lui-même, hors de toute perspective surnaturelle. Pareille conception, en effet, mutile l'homme en oubliant ce que la grâce doit lui apporter de grandeur divine.

On l'oublie trop, quand les valeurs surnaturelles sont méconnues, la nature elle-même en est atteinte, car la blessure que lui a faite le péché originel ne peut être guérie, dans l'ordre de Providence actuel, que par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Chercher, loin du christianisme, un humanisme authentique et plénier, est une erreur fondamentale. Comme le dit encore l'un d'entre nous : « L'humanisme, pour être vrai, doit être orienté vers Dieu et ouvert à la grâce ». Il est faux d'imaginer que le christianisme se plaque sur notre nature, comme du dehors, pour ajouter à son épanouissement normal un complément surnaturel. En vérité, il faut qu'il pénètre profondément dans toute notre vie, pour la rectifier et nous donner ainsi notre épanouissement véritable, à la fois humain et divin.

Le chrétien ne doit pas céder au naturalisme dans l'ordre de la pensée...

Dans la mesure où ils auront une foi assez forte et assez éclairée, pour appuyer solidement leur action sur de telles bases doctrinales, les chrétiens d'aujourd'hui sauront se défendre d'une croyance erronée à la suffisance de la nature, que l'on trouve un peu partout, à l'état diffus.

Cette erreur, dit un de nos collègues, prend souvent, dans la pratique, les deux formes suivantes : « On s'imagine que l'homme doit, et peut, s'en sortir par lui-même, et, d'autre part, comme on ne sait pas jusqu'où iront les conquêtes scientifiques, on garde l'impression que ce qui, aujourd'hui impossible, est demandé à Dieu dans la prière, sera demain conquis. Ainsi deviendra pratiquement inutile le recours au Tout-Puissant ».

Un évêque insiste dans le même sens, en ajoutant quelques considérations dignes de remarque : « De nos jours, on accepte mal que l'homme ait été blessé dans sa nature en raison du péché originel, et que cette blessure subsiste, même après le baptême qui, cependant, a enlevé le péché. De là découle une triple déviation : on reconnaît comme moralement bon tout ce qui est spontané ; on n'accepte pas la prudence nécessaire vis-à-vis des occasions de péché ; on ne veut pas recourir à la mortification. »

« Beaucoup n'ont pas compris que l'on ne peut accéder à une vie de ressuscité avec le Christ que si l'on a accepté de mourir avec Lui. »

« On peut dire que l'espérance, en tant qu'elle comporte une vie tout orientée vers le ciel, n'est presque pas vécue et trop peu enseignée. On parle de l'espérance sous la forme de confiance en Dieu et d'abandon entre ses mains, et c'est excellent, mais ce n'est qu'un aspect de l'espérance. Nos contemporains sont tout tendus vers la constitution d'une cité terrestre conforme aux exigences de l'Evangile ; mais, tout en maintenant très fortement leur foi dans l'existence du ciel, ils ne permettent pas à cette foi de s'épanouir en une espérance qui devrait pénétrer et animer toutes les activités terrestres. Il est très difficile de faire comprendre, et surtout de faire admettre, la leçon de détachement donnée par saint Paul dans sa première Epître aux Corinthiens (*I Cor.*, VII, 29-32). »

« Par suite, les valeurs évangéliques propres au Royaume des cieux ne peuvent être comprises et mises en pratique. Il est significatif que le catéchisme national ne contienne aucune question sur la pauvreté évangélique ; il semble que la pauvreté soit réservée aux religieux et qu'elle ne doit pas être enseignée à des laïques. En effet, les valeurs évangéliques ne sont des valeurs qu'à la condition d'admettre que « ce monde passe »... On ne retrouvera le sens des béatitudes et du sermon sur la montagne, on ne retrouvera l'importance de la pauvreté, de l'humilité, de la souffrance rédemptrice et du service absolument désintéressé, que dans la mesure où les chrétiens retrouveront le sens du ciel. Celui qui est ressuscité avec le Christ, recherche les choses d'en haut, et non celles de la terre (*Col.*, III, 1-4). »

Ni dans l'ordre de l'action

Cette tendance à un humanisme sans référence suffisante au surnaturel semble assez répandue à l'heure présente : « On dirait, écrit l'un d'entre nous, que le message évangélique se réduit à instaurer la justice et la fraternité parmi les hommes. » « En tout cela, écrit un autre évêque, il y a la victoire de l'humanisme jusque dans la vie des chrétiens, et même dans la conception du christianisme. On s'est mis en parallèle avec le marxisme dans la revendication pour l'homme, afin de ne pas avoir « l'air d'être en retard », mais on déforme le message du Christ et la mission de l'Eglise. On proteste contre l'apologétique classique de Dieu et l'on tombe dans le piège de l'apologétique de l'homme ; et cela n'a rien d'attirant, pour les âmes inquiètes et nobles, de se convertir à un humanisme parmi les autres ; à ce niveau le marxisme lui-même pourra paraître plus attrayant. » L'auteur de ces lignes ajoute : « N'arrive-t-il pas que, dans certaines réunions d'Action catholique, l'ambiance reste par trop temporelle ? » Il est parfois difficile de faire comprendre que l'apostolat, l'évangélisation, doivent être le premier, le constant souci de ceux qui veulent coopérer à la tâche de l'Eglise.

Ailleurs, je lis encore : « Ce messianisme temporel existe même chez d'excellents chrétiens : Travailler à l'éclosion d'un monde meilleur, aider le prochain, promouvoir des institutions justes et bienfaisantes, assurer le bien commun réel au sens de la cité terrestre, leur semble un but en soi, sans référence nécessaire aux perspectives surnaturelles... Il arrive parfois que certains se couvrent avec des slogans bien connus, en mettant en avant tout le sacré qui se trouve dans le profane, ou le spirituel qu'il y a dans le temporel... L'efficacité de l'action temporelle leur semble la loi première et la raison d'être de leur action généreuse, au nom même de leur foi. »

Le chrétien doit approfondir le mystère de l'Eglise

Cet amenuisement des vues surnaturelles empêche beaucoup de nos chrétiens de comprendre à quelle hauteur se situe l'action de l'Eglise. Celle-ci, comme son Chef dont elle continue l'œuvre, glorifie le Père en sauvant, par la grâce, les âmes et le monde. Mais c'est en sauvant d'abord les âmes qu'Elle sauve le monde. Elle croit, Elle répète, Elle vit les paroles de son Maître : « Cherchez d'abord

le Royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît (*Matth.*, VI, 33). » Mais son action, lente, discrète, profonde, échappe en grande partie à l'expérience humaine. Nos contemporains sont pressés ; ils ont besoin de voir, de palper, d'expérimenter, de constater. Instinctivement, ils rabaissent l'œuvre de l'Eglise au niveau de leurs préoccupations dominantes. De cette Eglise, en laquelle le Christ, toujours vivant, continue son œuvre en ce monde, luttant inlassablement contre le péché pour élever les âmes dans la lumière, souffrant persécution pour la justice, accomplissant dans sa chair ce qui manque à la passion du Christ afin de Lui donner de nouveaux membres et de les sanctifier en Lui, ils font une administration, une organisation puissante à laquelle ils reprochent ses formes désuètes et son manque d'efficacité. Certains semblent souhaiter que, de nos jours, son apostolat prenne la forme d'une propagande. On voudrait que son action se fasse sentir de manière plus concrète sur le cours des événements. De même qu'on a perdu le sens de Dieu, le sens du péché, on perd alors le sens de l'Eglise. De même qu'on a tendance à mettre Dieu au service de l'humain, de même on veut mettre l'Eglise au service de son idéal souvent trop uniquement terrestre. Pour n'avoir pas vu où se situe l'œuvre propre de l'Eglise, par une sorte de renversement des fins, on ne juge son action qu'à partir de ses résultats temporels.

Comme l'écrit l'un d'entre nous : « Trop de chrétiens jugent l'Eglise, l'autorité de l'Eglise, les évêques, d'un point de vue tout humain ; leur foi n'intervient pas, ou guère, dans leur manière d'apprécier l'Eglise visible ou enseignante ; on est plein de pitié pour l'homme, mais pas pour l'homme d'Eglise. Les événements, les revendications sociales ou les défenses qui s'y opposent, ont affaibli le sens traditionnel de l'Eglise. » Quand on est victime d'un tel état d'esprit, on lit les documents pontificaux et épiscopaux, non pour s'éclairer, pour rectifier sa pensée, mais pour y trouver la consécration de ses propres idées, ou y découvrir tel passage qui permettra de mieux fustiger l'adversaire : « Vous voyez que j'ai raison... le Pape est de mon avis... d'ailleurs, on en revient... » Ici, les extrêmes se touchent. Quel que soit l'horizon d'où l'on vient, on emploie les mêmes procédés.

Faute d'avoir fait l'effort nécessaire pour découvrir le but élevé que poursuit l'Eglise et s'inspirer de sa pensée, les uns veulent la voir apporter son aide à la destruction des structures politiques pour mieux assurer la grandeur du pays ; les autres, à l'extrême opposé, voudraient qu'elle prête son concours à la destruction des structures économiques dont on croit la disparition nécessaire pour la promotion ouvrière. Où qu'on se tourne, on trouve le politique d'abord, l'économique d'abord, le social d'abord. L'Eglise répond : « Tout cela a une grande importance, mais dans son ordre propre, et en référence à la fin dernière de l'homme qu'il n'est pas permis d'oublier. » « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, le reste vous sera donné par surcroît. » C'est le mot d'ordre que j'ai reçu de mon Chef, Vérité incarnée ; c'est celui que vous devez suivre si vous êtes véritablement chrétiens. Malheureusement, il en est qui refusent cet enseignement, où ils ne veulent voir que mysticisme inconsistant. Ainsi que le dit l'un d'entre nous : « En fait, confluent vers une perte du sens de l'Eglise des lignes divergentes de pensées souvent antagonistes. Il y a d'abord ceux qui, engagés dans les actions temporelles ou politiques, tendent, plus ou moins consciemment, à utiliser l'Eglise. De ce point de vue, « chrétiens de droite » ou « chrétiens de gauche » sont à renvoyer dos à dos. »

Cela ne veut pas dire, assurément, que l'Eglise et les chrétiens ne doivent pas avoir la préoccupation des problèmes économiques, politiques et sociaux. Ainsi que le dit encore un membre de cette assemblée : « A l'erreur qui restreint l'œuvre de l'Eglise à des perspectives de messianisme terrestre, s'oppose l'erreur, non moins nocive, de ce qu'on peut appeler l'eschatologisme (un peu comme, au XVI[e] siècle, l'eschatologisme luthérien répondait à l'humanisme anthropocentrique de la Renaissance). On laisse le monde aller à sa pente de cause seconde ; sous prétexte de valoriser la mission surnaturelle de l'Eglise, on se refuse à examiner, en chrétien, les problèmes économiques, politiques et sociaux. »

En vérité, cela ne fait pas de doute, et c'est un des mérites de notre époque de l'avoir fortement rappelé, le chrétien n'a pas le droit de se désintéresser du monde où il vit. Il doit travailler à le rendre plus digne de son auteur, il doit le faire progresser dans tous les domaines, il doit surtout l'aider à s'avancer toujours vers plus de justice et de charité. Mais il importe au plus haut point qu'en se livrant à cette tâche, il ne perde pas de vue la hiérarchie des valeurs. Il est indispensable qu'il sache mettre chaque problème à sa place, avec la volonté de les résoudre tous, dans la perspective dominante du salut des âmes et de la gloire de Dieu.

Un évêque, dans sa réponse, écrit ces lignes : « Il faudrait distinguer trois sources des incompréhensions et des erreurs que nous signalons ici. D'abord, un courant de déchristianisation, qui date de plusieurs siècles, et qui, bien au delà du naturalisme à la Rousseau, remonte à la coupure du XVI[e] siècle. Il s'oriente, de nos jours, dans les masses, vers un naturalisme de fait ou vers le matérialisme dialectique de Marx. Il y a ensuite les écarts de quelques théologiens ou penseurs catholiques, entraînés par le souci de parler le langage de leur temps, afin de mieux agir sur lui. Ils ne s'aperçoivent pas toujours qu'ils sont victimes d'à peu près, parfois même de trop réelles déviations. Il importe de noter enfin le durcissement de ces théologiens et penseurs devant des « courants intégristes », eux aussi mal situés, qui vivent dans la nostalgie de temps révolus, se contentant de pseudo-solutions toutes faites, et, sans aucun mandat, censurent tout essai de progrès quel qu'il soit. » Ces perpétuels censeurs, trop pressés de se substituer à l'Eglise enseignante pour jeter l'anathème à leurs frères, feraient bien de méditer les paroles de Pie XII qui, dans son Encyclique *Divino afflante Spiritu*, après avoir fait l'éloge de ceux qui se livrent aux études scripturaires, ajoutait : « Les efforts de ces vaillants ouvriers méritent d'être jugés, non seulement avec équité et justice, mais encore avec une parfaite charité. Que tous les autres fils de l'Eglise s'en souviennent ! Ceux-ci doivent se garder de ce zèle, tout autre que prudent, qui estime devoir attaquer ou tenir en suspicion tout ce qui est nouveau. » (Encyclique *Divino afflante Spiritu*, *A. A. S.*, 1943, p. 219.)

Si tous ceux qui, dans l'ordre de la pensée ou

de l'action, veulent progresser, étaient plus soucieux de tendre leur effort, comme le recommande le Concile du Vatican : « *In eodem sensu eademque sententia* » ; si, d'autre part, ceux qui sont trop inclinés à se défier de toute nouveauté s'abstenaient de se poser en juges de la doctrine ; si tous, enfin, étaient plus attentifs à écouter l'Eglise qui s'efforce d'éclairer leur chemin par tout son enseignement, et en particulier par les actes multipliés de son magistère ordinaire, la charité y gagnerait et la vérité n'aurait certainement rien à y perdre. Mais il faut, pour cela, une foi vivante, décidée à écouter docilement l'Eglise et à reconnaître humblement le caractère unique de son autorité.

(à suivre)

Le Magistère pastoral de S. S. Pie XII

S. Exc. Mgr Montini, archevêque de Milan, qui fut longtemps le collaborateur immédiat de S. S. Pie XII comme substitut, puis pro-secrétaire d'Etat, témoigne dans l'article ci-après, paru dans l'Osservatore Romano *des* 13-14 *mai* 1957, *de la façon dont le Saint-Père compose les innombrables discours et radiomessages par lesquels il répand son enseignement à travers le monde et de la valeur pastorale de cet enseignement* (1) :

La genèse d'un document pontifical

Je ne sais s'il en est encore ainsi, mais durant les années où j'habitais au Vatican, à 4 heures précises de l'après-midi, une automobile débouchait du portique de la Cour de Saint-Damase, tout à fait déserte à ce moment-là, mais épiée, derrière les vitres des *Logge* supérieures, par les regards furtifs de quelque visiteur. La voiture sortait comme une flèche et se dirigeait vers les jardins du Vatican, où elle conduisait le Pape. A peine arrêtée, le Pape descendait, seul, et commençait à marcher à grands pas, le long des allées solitaires. Mais même alors ce n'était pas pour lui un repos absolu : une lecture accompagnait la promenade méthodique et, avec la lecture, les pensées. La solitude les rend claires et les affine ; elles sont là, qui semblent converser avec l'Auguste promeneur. Rien ne manque : une feuille de papier, ordinairement une enveloppe, un fragment de texte, extrait des documents en cours de lecture et avec cela un crayon. Les pensées sont pour ainsi dire saisies au vol et fixées sur le papier : souvenirs, citations, notes, schémas, intuitions, rythmes du style... Une heure, une heure exactement, s'écoule vite ; et à 5 heures précises la voiture est de retour dans la cour de Saint-Damase. Le Pape remonte dans ses appartements privés et reprend son travail ; les idées sont prêtes. Alors commence une seconde phase, celle des livres, celle des documents. Ils sont là, nombreux, très nombreux. La bibliothèque vaticane a recommencé à exercer son office primitif : celui de réserve de livres à l'usage du Souverain Pontife, pour une consultation personnelle et privée, qui donnera des fruits on ne peut plus publics et officiels. Cependant la Vaticane, arche précieuse de sagesse antique, ne suffit pas ; il faut les livres nouveaux, « le dernier mot », les voix de notre temps, les traités des spécialistes, les commentaires d'actualité, les références occasionnelles et personnelles concernant le sujet étudié. Le matériel est tout préparé.

C'est ainsi que naît un document du Pape, un écrit, un message, un discours ; c'est-à-dire un de ces documents auxquels il a mis personnellement la main, avec un soin tout particulier qui lui donnera un caractère inimitable, une forme très étudiée, en une langue parfaite. Ecrit à la main, le plus souvent, à la machine à écrire souvent, la rédaction rapide, sûre, couvre de larges feuilles ; quelques courtes ratures, quelques corrections, dues généralement au souci de la clarté, de la netteté de l'expression, de la pureté de la langue, et non à une obscurité de pensée. La précision des termes, l'orthodoxie morphologique, la pureté du lexique, comptent, en effet, parmi les principales qualités de ces documents de notre Souverain Pontife. Non seulement ils jaillissent, en plusieurs langues, mais chaque langue donne une eau limpide. Joindre la vision des grands problèmes au soin méticuleux des détails est pour le Saint-Père une exigence constante, qui témoigne en lui d'une des qualités que les historiens reconnaissent aux hommes supérieurs. L'attention scrupuleuse qu'il apporte à la fidélité d'expression du document va jusqu'à une admirable patience dans la correction des épreuves. Ainsi, la parole du Pape, même au point de vue de la forme, apparaît parfaite, capable d'être publiée sans ombre de déformation et sans corrections successives regrettables ; elle constitue par sa perfection, par son ampleur, par sa richesse, par son autorité, un précieux patrimoine littéraire et doctrinal, que la tradition culturelle et ecclésiastique conservera fidèlement.

Le caractère pastoral de l'enseignement de S. S. Pie XII

Cet apport du Souverain Pontife régnant au trésor du magistère de l'Eglise revêt une telle importance qu'il oblige tout observateur à y attacher une attention particulière. Le magistère de l'Eglise, comme on le sait, est une chose étonnante. Même considéré sous l'aspect purement naturel, c'est un phénomène tout à fait singulier, qui mérite d'être étudié et connu, moins pour ses titres et sa structure interne que pour les termes qui le définissent : magistère de vérité, vérité qui n'est pas découverte par le magistère lui-même, puisqu'elle est divine, mais qui est gardée, énoncée, interprétée, expliquée par lui ; vérité qui ne concerne pas des sciences humaines au sujet desquelles l'intellect humain est libre de formuler sa pensée, mais cet ensemble de faits merveilleux qu'est la Révélation et qui embrasse d'immenses zones du ciel divin, en projetant sur la vie humaine, sur ses devoirs et sur ses destinées, des faisceaux d'incomparable lumière. Magistère unique, cohérent, persévérant, toujours ardent, toujours vivant, comme un phare sur l'Océan bouleversé par la tempête. On sait aussi quelle part principale et déterminante a la voix du Chef de l'Eglise dans un tel magistère ;

(1) Traduction de J. THOMAS-D'HOSTE. Les sous-titres sont de notre rédaction.

on sait quelles formes elle revêt pour authentifier son autorité et, dans des cas déterminés, son infaillibilité. Or, le fait impressionnant mis en une lumineuse évidence par l'actuel pontificat, c'est l'exercice pastoral que S. S. Pie XII a fait du magistère souverain qui lui a été confié.

Pastoral : le terme semble peu compréhensif et peu approprié à un enseignement officiel pontifical aussi élevé que celui du Pape ; mais à moi, au contraire, il me paraît traduire admirablement l'extraordinaire rayonnement du magistère du Vicaire du Christ et donner, en même temps, la raison de sa richesse, de sa variété, de son origine occasionnelle, de sa fraîcheur littéraire et surtout de sa charité, c'est-à-dire des buts immédiats et suprêmes qui le caractérisent.

Un enseignement personnel

Pastoral veut dire personnel : on sait que l'autorité du magistère pontifical émane toujours de la Personne investie de ce pouvoir ; mais l'élaboration préparatoire et formelle de la doctrine peut être assurée par les soins des organes et des personnes, dont se sert le pouvoir pontifical pour la réalisation de sa mission divine. C'est ainsi que, sous les auspices du Souverain Pontife, naissent les grands documents du Saint-Siège, que le Pape fait siens, quand il les authentifie en leur apposant son sceau et sa signature au moment de leur publication. Mais au cours des derniers Pontificats, à cet exercice du magistère papal, s'est ajoutée plus fréquemment que dans le passé l'œuvre directe et personnelle des Papes, devenue, avec Pie XII, immense et exprimée avec un tel soin qu'elle s'élève à un plan officiel et historique rarement atteint auparavant par cette manière de s'exprimer.

... Suggéré par les besoins de l'auditoire

Pastoral veut dire que l'enseignement n'est pas tellement suggéré et commandé par les nécessités intrinsèques de la doctrine (bien que cela se produise aussi), que par les besoins extrinsèques de l'auditoire qui entoure le Maître. Voilà pourquoi il est fréquent, abondant, occasionnel, varié, adapté aux circonstances, exprimé en des langues différentes. C'est pourquoi aussi il ne doit pas être jugé toujours selon le même critère, comme le font parfois certains critiques, mais en tenant compte de la conjoncture qui a incité le Souverain Pontife à prendre la parole. Son aspect encyclopédique ne doit donc pas être considéré ordinairement en raison des sujets traités, avec leurs exigences scientifiques illimitées, mais il faut y voir une sollicitude pastorale pour les personnes que ces sujets ont spécialement conduites devant le Pape, qui, dans un geste paternel, se penche vers tous les participants de l'interminable procession des pèlerinages, des touristes, des congressistes, des fidèles et des curieux. Une double et admirable capacité l'anime : celle d'engager un colloque avec toute manifestation de la pensée et de la vie et celle de hausser ses auditeurs jusqu'à quelque hauteur religieuse ; émouvant et magnifique art du Pasteur, qui est vraiment un guide de la terre vers le ciel.

... Moderne

Pastoral veut donc dire moderne. Le monde est habitué à regarder la Papauté comme un phénomène étrange, intéressant pour certains, négl geable pour d'autres, de cristallisation historic idéale, qui, fidèle, du reste, à sa personnificatio initiale de Simon devenu Pierre, pétrifie et isol du processus du temps tout ce qu'il touche et n comprend rien moins que le monde moderne. reste surpris en voyant qu'ici, au contraire, l pierre est vivante, qu'elle est une succession ind fectible mais humaine ; qu'elle est moderne a point de tout connaître et aussi d'encourager, o besoin en est, la marche et le labeur historique d l'humanité. Ce qui est divin et éternel est tou jours jeune et actuel et ne craint pas, grâce l'ineffable lien de l'Incarnation, d'être en contac avec les œuvres du temps, toujours nouvelles e toujours fugitives.

Pastoral, ce magistère l'est à tel point que, tou en étant toujours religieux, il semble parfoi s'écarter de l'autel ; mais c'est parce qu'alors erre çà et là, allant précisément du même pas qu le bon Pasteur, à la recherche d'un troupeau égar bien loin, dans les sentiers de la vie profan Rarement cet enseignement adopte les formes tra ditionnelles de la prédication ecclésiastique. Sain Léon, saint Grégoire ont, eux aussi, laissé un pré cieux patrimoine d'éloquence pastorale ; mais c sont des homélies. Ici, au contraire, nous avons de enseignements sans liens avec le temple et l liturgie : des radiomessages, des discours de tou genre, que réclament les circonstances et les per sonnes, qui ont sollicité une parole du Pape. Cepen dant, ce caractère extérieur et contingent ne le prive pas de contenu doctrinal approfondi e ordonné. Parmi ces discours, beaucoup son d'amples développements systématiques ou de affirmations pesées et étudiées embrassant tou un cycle scientifique ; par exemple, les discour aux médecins, aux juristes, aux savants, au cinéastes, aux hommes politiques, etc., se classen au nombre des traités que les spécialistes ne sau raient ignorer et dont ils doivent reconnaître l sagesse magistrale qui les imprègne, même d point de vue didactique et scientifique. Mais leu finalité est transcendante, c'est-à-dire qu'elle vis à établir le pont, « la voie », entre la vie humain et Dieu. Plus encore qu'une « somme », à laquell sa richesse nous fait penser, ce magistère est un *caritas veritatis*, une lumière qui veut arrive partout et dont le faisceau éclaire souverainemen la scène du monde, comme elle s'infiltre et s'in sinue dans les plus humbles recoins de l'expé rience vécue ; elle réussit à donner la certitud là où elle parvient et là où elle n'est pas encor parvenue à faire naître cette confiance que, dan toute vie terrestre, qu'elle soit uniforme ou variée élevée ou mesquine, ancienne ou jeune, proche o lointaine, un rapport avec Dieu est possible e rapide ; c'est un magistère de salut.

Pastoral, donc, ce magistère providentiel l'es non seulement quand il traite de sujets spécifique ment pastoraux, mais encore dans toute so extension habituelle et dans toute sa plus haut finalité. Il est digne de l'attention du monde et d la reconnaissance de l'Eglise tout entière.

† Giovanni Battista Montini,
archevêque de Milan.

— *C'est toi, cet homme*, par Louis Evely. — Vol 14,5 × 21 cm., 204 pages. Prix : 690 francs. Edi tions Universitaires, Paris.

Le sous-titre de ce recueil de conférences, d sermons, de méditations dit bien leur objet « Rencontres avec le Christ ».

— La radio de Vienne annonce l'arrestation, en **Hongrie**, de nombreux prêtres sous l'inculpation « d'activités contre-révolutionnaires ».

VENDREDI 2. — Le gouvernement décide de majorer de 5,5 % le S. M. I. G. (salaire minimum interprofessionnel garanti).

— Mort, à La Baule, de M. Edouard Weil, président du Conseil représentatif du judaïsme traditionnaliste français et vice-président du Fonds national juif unifié.

— Nomination de M. Crouy-Chanel, ministre plénipotentiaire hors classe comme représentant permanent de la France au Conseil de l'Organisation du traité Atlantique-Nord (O. T. A. N.), en remplacement de M. Alexandre Parodi.

— Mort, à Tourgeville, près de Deauvile, à l'âge de 82 ans, du commandant Georges Hébert. Le professeur Hébert fut le créateur, avant la guerre de 1914-1918, de la méthode de culture physique dite naturelle, qui, depuis lors, porte son nom. Il avait fondé, en 1912, le collège d'athlètes de Reims.

A l'étranger. — En Roumanie, rencontre secrète Khrouchtchev - Tito, suivie d'un communiqué obscur qui annonce un compromis idéologique entre les P. C. soviétique et yougoslave.

SAMEDI 3. — M. René Coty part en vacances au château de Vizille.

— A Marseille, ouverture, jusqu'au 10 août, du XLII[e] Congrès mondial d'espéranto, auquel participent 2 000 congressistes venus de quarante pays. Un Congrès préliminaire s'était déroulé à Paris du 30 juillet au 2 août.

A l'étranger. — Le bulletin de l'Agence **Fides** signale que la S. C. de la Propagande a promulgué les décrets suivants :

26 juin 1957. — Nomination de Mgr Gaston Mojaiski-Perrelli, prélat domestique de Sa Sainteté, chargé d'affaires par intérim du Saint-Siège, près la République du Guatemala, au poste de délégué apostolique pour l'**Afrique orientale et occidentale anglaise** ;

13 juillet 1957. — 1° Changement de nom du vicariat apostolique de la Californie-Inférieure en celui de Tijuana (**Mexique**) ;

2° Nomination du R. P. Marvin O'Connor, S. J., comme administrateur apostolique du diocèse de Belize (**Honduras britannique**) ;

— Le même bulletin signale encore que S. S. le Pape Pie XII a bien voulu promulguer les actes suivants :

24 juin 1957. — 1° Elévation de la préfecture apostolique de Bathurst (**Gambie**) au rang de diocèse immédiatement soumis au Saint-Siège et qui reste confié à la Congrégation du Saint-Esprit ;

2° Elévation de la préfecture apostolique de Bikoro (**Congo belge**) au rang de vicariat apostolique, demeurant confié à la Congrégation de la Mission ;

5 juillet 1957. — 1° Erection de la préfecture apostolique de Kenge (**Congo belge**) avec des territoires pris en partie au vicariat apostolique de Kikwit et en partie à celui de Kisantu. La nouvelle préfecture apostolique est confiée à la Société du Verbe Divin ;

2° Elévation de la préfecture apostolique de Musoma (**Afrique orientale anglaise**) au rang de diocèse suffragant du siège métropolitain de Tabora. Le nouveau diocèse reste confié aux Missions-Etrangères de Maryknoll ;

3° Nomination du R. P. Jean-Jacques Rudin, M. M., au siège épiscopal résidentiel de **Musoma** ;

13 juillet 1957. — Erection de la préfecture apostolique de La Paz (**Mexique**), avec des territoires du vicariat apostolique de la Californie-Inférieure, lequel prend le nom de Tijuana. La nouvelle préfecture est confiée aux Fils du Sacré-Cœur de Jésus (Missions africaines de Vérone).

© 1957 by Maison de la Bonne Presse

— **L'Osservatore Romano** annonce la nomination de l'abbé Stanislas Jakiel, vice-recteur du Grand Séminaire de Przemysl (**Pologne**), comme évêque titulaire de Tanagra et auxiliaire de Mgr François Barda, évêque de Przemysl.

— Le même journal signale la mort, survenue le 4 juillet, à Caracas, de Mgr Antoine Louis Van der Veen Zeppenfeldt, O. P., évêque titulaire d'Acholla et vicaire apostolique de Curaçao, et la réélection par le Chapitre général de la Société de Saint-Joseph pour les Missions-Etrangères (Pères de Mill Hill) du R. P. Thomas McLaughin comme Supérieur général pour une période de dix ans.

— L'Agence **Fides** annonce l'élection par le Chapitre général réuni le 25 juillet, du R. P. Max Blochliger, comme Supérieur général de la Société des Missions-Etrangères de Bethléem (**Immensee, Suisse**).

— A **Bukavu** (Congo belge), clôture de la 2[e] Semaine internationale pour la formation religieuse et humaine en Afrique Noire, ouverte le 29 juillet, dont le thème était « La formation religieuse familiale ». Elle a rassemblé 400 participants venus de 14 pays, parmi lesquels 13 évêques dont 4 prélats africains.

DIMANCHE 4. — Election sénatoriale dans les Deux-Sèvres pour remplacer M. Félix Lelant (indépendant), maire de Niort, décédé. M. Ménard, du même parti, est élu au second tour.

— Gaston Dominici, reconnu coupable de l'assassinat, à Lurs, de sir Jack et lady Ann Drummond et de leur fillette de 10 ans, Elizabeth, qui avait été condamné à mort au mois de novembre 1954, à Digne, par la Cour d'assises des Basses-Alpes, voit cette peine commuée en celle de la réclusion à perpétuité.

A l'étranger. — A **Stockholm**, ouverture, jusqu'au 8 août, du Congrès de l'Alliance coopérative internationale.

— **La Croix** annonce que S. S. Pie XII a nommé M. l'abbé Jan Fondalinski, prêtre séculier du diocèse de Lodz, évêque auxiliaire de S. Exc. Mgr Michel Klepacz, évêque de **Lodz**. C'est la première nomination d'évêque en Pologne depuis 1952.

Né à Lodz en 1900 et ordonné prêtre en 1924, S. Exc. Mgr Jan Fondalinski a fait ses études supérieures aux Universités de Louvain (Belgique) et de Lwow (Pologne). Il est docteur en théologie de l'Université de Lublin depuis 1953. Il recevra la consécration épiscopale le 8 septembre.

— Mort, à Vienna (**Etats-Unis**), à l'âge de 79 ans, de l'ancien sénateur Walter George, qui fut élu par l'Etat de Georgie à la Chambre-Haute pendant trente-quatre ans avant de devenir représentant personnel du président Eisenhower à l'O. T. A. N.

— **L'Osservatore Romano** annonce la nomination de l'abbé George Patrice Dwyer, du diocèse de Salford, directeur de la Société catholique missionnaire d'Angleterre, comme évêque de **Leeds (Angleterre)**.

LUNDI 5. — **A l'étranger.** — **Aux Etats-Unis,** le Comité central du Conseil œcuménique des Eglises protestantes, réuni dans le Connecticut, publie une résolution invitant le gouvernement à prendre l'initiative d'arrêter les expériences nucléaires pendant une période d'essai.

MARDI 6. — Ouverture à Strasbourg, jusqu'au 7 septembre, de la sixième session du collège de l'Europe libre, groupant près de 200 étudiants originaires des pays de derrière le rideau de fer qui ont choisi de faire leurs études dans une Université d'Europe libre. Thème : « Les problèmes de l'Europe centrale et orientale ».

— Un groupement de l' « Armée de libération marocaine » attaque le poste français d'Oum-El-Achar, à 150 kilomètres au nord de Tindouf (Sahara).

1er septembre 1957 **Sommaire** Numéro 1259

A l'étranger. — Mort, à **Munich,** à l'âge de 90 ans, du Dr Heinrich Wieland, prix Nobel de chimie 1927, pour ses recherches sur les acides biliaires et la mise au point de la « lobeline », stimulant respiratoire.

— **L'Osservatore Romano,** annonce le transfert de Mgr Pierre Severi, évêque de Segni, comme évêque titulaire de Pergamum et auxiliaire du cardinal Benedetto Aloisi Masella, évêque suburbicaire de **Palestrina,** et la nomination comme évêque de **Segni** de Mgr Louis Carli, vicaire général de Comacchio.

MERCREDI 7. — A l'étranger. — La Croix annonce que S. S. Pie XII a nommé évêque de Leeds S. Exc. Mgr G. D. Dwyer, succédant à S. Exc. Mgr Heenan, récemment promu au siège de Liverpool. Agé de 49 ans, Mgr Dwyer était supérieur de la Société des Missions catholiques de Grande-Bretagne. Originaire de Manchester, il fit ses études au collège Saint-Bède de cette ville et reçut l'ordination sacerdotale en 1932. Il est docteur en droit canon et en philosophie, et gradué de l'Université de Cambridge.

— A **Berlin,** entretiens entre le gouvernement de l'Allemagne de l'Est et une délégation soviétique ayant à sa tête MM. Khrouchtchev, Mikoyan, Gromyko.

— Mort, en **Californie,** à l'âge de 65 ans, du populaire comique américain Oliver Hardy, qui, avec son inséparable compagnon Laurel, amusa des millions de spectateurs de cinéma. Il avait été frappé, en septembre 1956, d'une hémorragie cérébrale et en était resté presque entièrement paralysé.

JEUDI 8. — Conseil extraordinaire des ministres, auquel assiste M. René Coty, venu de Vizille où il est actuellement en vacances. Accord sur le budget 1958 par l'adoption du plan Gaillard : 600 milliards d'économies, pas d'impôts nouveaux, mesures sévères pour renforcer les restrictions de crédit, suspension des travaux routiers et ajournement du tunnel du mont Blanc ; libération de 130 000 soldats avant Noël.

— Le **Journal Officiel** publie un décret portant création de deux départements nouveaux dans le Sahara : le département des Oasis, avec chef-lieu à Laghouat, divisé en trois arrondissements, ceux de Laghouat, d'Ouargla et de Tougourt ; le département de la Saoura, avec chef-lieu à Colomb-Béchar, divisé en deux arrondissements, ceux de Colomb-Béchar et d'Adrar.

A l'étranger. — A Londres, 5 000 dockers se mettent en grève par solidarité avec les porteurs de marché en grève depuis quatre semaines. Le port de Londres est paralysé.

VENDREDI 9. — A l'étranger. — Ouverture, à **Fatima** (Portugal), jusqu'au 17 août, du premier Congrès international du Christ-Roi. Thème : « Le règne de Jésus dans notre temps ».

— **L'Osservatore Romano** annonce :

1° l'érection du vicariat apostolique de **Nhatrang (Viet-Nam),** avec des territoires détachés des vicariats de Quinhon et de Saïgon, confié à la Société des Missions-Etrangères de Paris, et le transfert, à ce nouveau vicariat, de Mgr Marcel Picquet, évêque titulaire d'Eriza, jusqu'à présent vicaire apostolique de Quinhon ;

2° la remise au clergé séculier vietnamien du vicariat apostolique de **Quinhon,** jusqu'à présent confié à la Société des Missions-Etrangères de Paris, et la nomination, comme administrateur apostolique de ce vicariat, de Mgr Pierre-Marie Pham-ngoc-Chi, évêque titulaire de Sozopolis d'Héminont et vicaire apostolique de Buichu.

— Selon le **Directoire de la presse catholique américaine,** que Mgr Randall, président de l'Association de la presse catholique aux **Etats-Unis** vient de présenter aux évêques américains, le tirage global des publications catholiques, en progression de 29 pour 100, est passé, en cinq ans, de 16 millions 500 000 exemplaires à 23 268 248. Il y a, aux Etats-Unis, 559 publications catholiques : 130 journaux et 429 revues. Les plus forts tirages sont **Columbia** (924 246 abonnés) ; **The Register** (815 864 abonnés) ; le bulletin de l'archidiocèse de Chicago tire à 169 953 exemplaires.

La Documentation Catholique

ABONNEMENTS France et Union française : 1 an : **1 200 frs** - 6 mois : **650 frs**
Etranger : 1 an : **1 275 frs**

PRIX DU NUMÉRO : 60 frs pour l'année en cours, par 5 ex. net : **45 frs** plus le port.
Numéros des années précédentes : **80 frs** l'exemplaire.

IMPRIMERIE : MAISON de la BONNE PRESSE, 5, rue Bayard, Paris 8e - C. c. p. Paris 1668
Tél. : BAL. 73-05 — Le Directeur : J. MATHERON